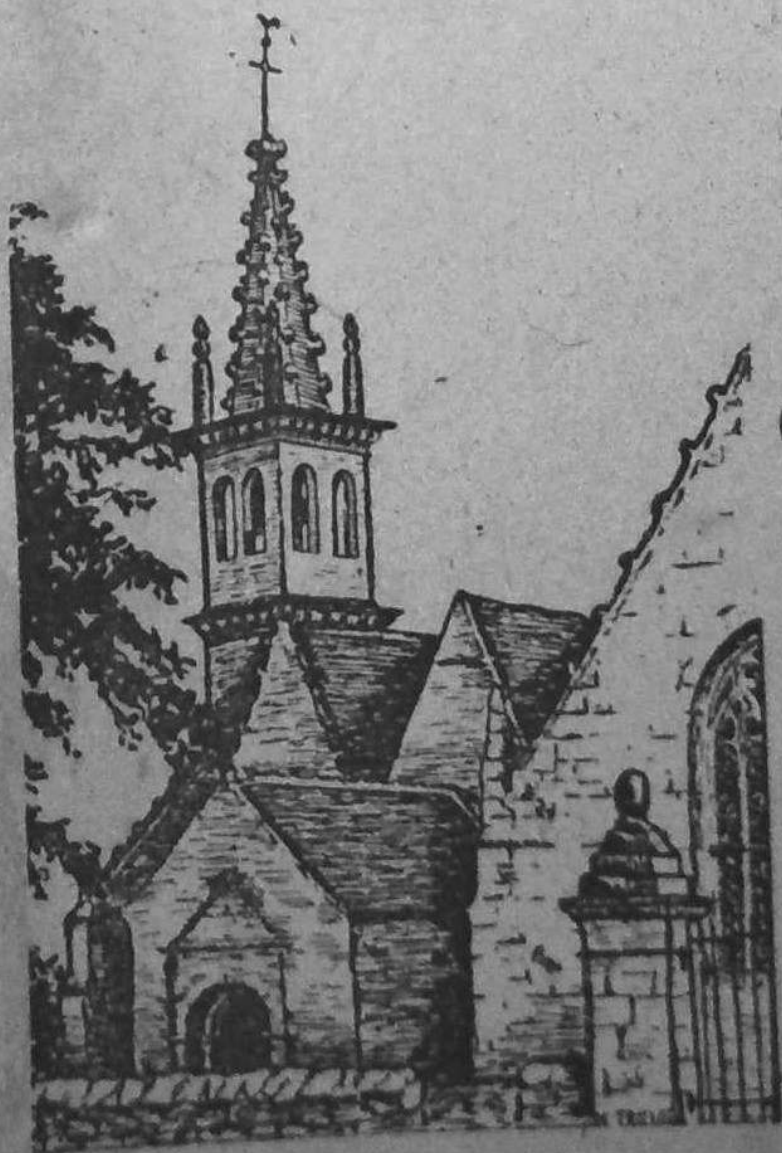


Henri GUIRIEC

# LA RÉGION DE L'ELLE

BAS et "HAUT ELLE"

(Couronné par l'Académie Française)



de QUIMPERLÉ à GUÉMÉNÉ

d'HENNEBONT à GOURIN

par LE FAOUËT

*Henri Guiriec*

# La Région de l'Ellé



# LA RÉGION

## DE L'ELLÉ

Entre le Scorff et l'Isole, depuis les Montagnes Noires jusqu'à la côte océane au sud, l'Ellé s'est creusé, à travers un enchevêtrement de sillons granitiques, une vallée profonde et tourmentée. Autour des éperons rocailleux qui le surplombent, parmi les blocs arrondis frangés de mousse blanche qui lui barrent le passage, toujours bondissant, il gronde ou murmure éternellement sa chanson monotone au milieu des landes d'or et des bruyères de pourpre, riche parure des Minez arides qui l'enserrent. Le ravin de Sainte-Barbe du Faouët, les Rochers du Diable entre Guilligomarc'h et Locunolé, Flondren de Tremeven, sous la chapelle Saint-Adrien d'Arzano, ont gardé le charme de la nature sauvage primitive.

Au milieu des prairies d'émeraude où d'ordinaire elle coule tranquille, l'Isole est d'une grâce plus virgilienne. A Quimperlé, elle forme avec l'Ellé, la douce et paisible Laïta qui s'avance, majestueuse, sous les hautes futaies de Carnoët.

Le Scorff borde, à l'Est, la Région de l'Ellé. Lui aussi s'est creusé une vallée profonde, mais dont la rudesse est souvent tempérée par une abondante végétation.

Une multitude de frais vallons, de hauts talus boisés qui, de loin, revêtent le pays d'un épais manteau de feuillage, donnent à toute la Région cet aspect

bocager de la Cornouaille. Cependant, ici également, l'Arvor et l'Argoët conservent chacun sa physionomie propre. La côte possède seule évidemment ses grands horizons marins sur lesquels se dessinent les lignes harmonieuses des thoniers à voiles et des barques de pêche. Les sables ensoleillés du Pouldu, l'anse abritée de Kerfany à l'embouchure du Belon aux huîtres fameuses, le fort du Loch sur la côte de Guidel attirent, à la saison, touristes et baigneurs. Mais l'Arvor c'est aussi la campagne jusqu'à plusieurs lieues dans les terres. La douceur du climat et la fertilité du sol la couvrent, dès le printemps, de cultures grasses et de la merveilleuse parure de ses mille et mille pommiers, fleuris comme de gros bouquets de mariées.

Le Haut-Ellé est plus dur. Sa terre est pauvre, son climat plus rude, et sa végétation retarde de près d'un mois sur celle de la côte. Des landes couvrent beaucoup de Minez, où le granit affleure. Cependant, depuis la guerre mondiale surtout, qui amena la hausse des prix des produits agricoles, nombre de garennes ont été défrichées. Mais que de tourbières pourraient devenir de bonnes prairies. Le paysan du Haut-Ellé avait toujours été pauvre. Les billets qu'il accumule depuis peu le surprennent et le laissent perplexe. Il n'ose y toucher. Habitué à vivre petitement, il ne sait s'en servir pour développer ou perfectionner son entreprise, ni pour améliorer son intérieur souvent misérable. Et pourtant, il aime sa terre. C'est le pays où les mêmes familles, de génération en génération, comme à Carven de Langonnet depuis cinq siècles, cultivent la même terre. À Carven, les anciens seigneurs ne sont plus; les tenanciers ont pris leur place. Maîtres à leur tour, ils continuent l'œuvre grande et belle de leurs pères. Quel meilleur titre de noblesse !

Du reste, si le pays est pauvre, il a aussi ses charmes. Nulle part l'Ellé n'est plus pittoresque qu'à Sainte Barbe. L'étang de Pont-Callec, sous les nobles futaies seigneuriales, a toute la majesté de la Laïta dans la forêt de Carnoët. Et rien n'est plus aimable que celui où se mirent la vieille église et le bourg de Priziac. L'antique abbaye de Langonnet, avec ses jardins et ses ponts sur l'Ellé, avec son parc et sa forêt, véritable oasis de verdure au milieu d'un paysage austère, n'attire-t-elle pas invinciblement ceux qui l'ont une fois visitée ? Après les bois, les landes et les fougères, quelle émerveillement de rencontrer Kernascléden et Saint-Fiacre, parées comme des cathédrales, et tant d'autres églises et chapelles de nos pauvres campagnes, dont les villes seraient trop fières.

Mais pour comprendre ce pays calme et silencieux, et qui, jalousement replié sur lui même, cache ses trésors au fond des vallées, au milieu des landes, à l'abri des forêts, il faut vivre avec lui son passé, dont chaque siècle l'a marqué d'une empreinte fidèlement gardée, qui lui redit tout bas son Histoire.

Car si les vieilles choses, même mortes, ont déjà tant d'attrait, quel charme ne leur donnera pas l'Histoire qui les rappelle à la vie ? Chacune reprend alors sa physionomie de jadis et près d'elles nous revivons avec ceux qui nous ont précédés, les heures de joie ou de tristesse qu'ils ont connues. Et voici que cette évocation du passé redonne, à cette Région de l'Ellé, une intensité extraordinaire de vie que nous ne pouvions soupçonner et nous procure, tour à tour, les émotions les plus diverses.

Et tout d'abord, qu'elle surprise de découvrir dans ce pays, même dans le Haut-Ellé, à l'écart du bruit



et de l'agitation modernes, une vie aussi intense dès les époques les plus reculées. Le voisinage de l'Océan, réserve inépuisable de vivres, les eaux poissonneuses de l'Ellé aux rives escarpées, refuge commode dans le danger, ont attiré, nombreuses, les populations primitives. Dès la conquête de Jules César, la civilisation romaine pénètre dans la Région par la grande voie côtière et son embranchement Hennebont-Carhaix, qui en sont restées, presque jusqu'à nos jours, les seules grandes artères vitales. Hélas ! avec la civilisation, elles y ont introduit ses tares : les guerres et les discordes civiles. Et n'est-il pas triste que l'Histoire soit faite, le plus souvent, de leur exposé, puisque les hommes de tous les temps semblent s'intéresser au bruit que font les criminels plus qu'aux bienfaits des gens honnêtes et paisibles.

Devant les ruines de Saint-Maurice de Carnoët, que la guerre mondiale acheva récemment de détruire, peut-être vous demanderez-vous avec amertume, songeant à tant d'autres ruines, si les Progrès de la Science ont apporté à l'Humanité plus de sagesse et plus de bonheur.

La colline de Saint-Yhuel en Redené, appelée le tertre du cimetière, où dort un Grand d'Espagne, la Roche-Périou en Priziac, qui subit l'assaut d'un roi d'Angleterre, vous rappelleront les hauts faits, comme aussi les tristesses de la Guerre de Succession de Bretagne.

Mais aucune lamentation ne s'est élevée, dans ce pays, comparable à celle qu'entendit le manoir de Crémenee, en Priziac, lorsque la Fontenelle l'occupait pendant la Ligue.

Et puis, à leur tour, la Terreur révolutionnaire et la Chouannerie ont fait couler dans nos campagnes, tant de larmes et tant de sang.

Mais laissons là ces noirs fantômes ! Tant d'autres visions lumineuses nous attendent ! Lumineuses ! parce qu'elles ont projeté sur le pays la clarté de leur savoir ou de leur vertu, ou même des deux à la fois.

Dans le cimetière du couvent des Dominicains de Quimperlé, devenu la Retraite, repose le célèbre historien, le Père du Paz. Tandis que le manoir de Beaubois, à la sortie du côté opposé de la ville, fut le berceau du bénédictin, dom Morice, son illustre disciple, qui nous a laissé une Histoire de Bretagne et ses Preuves. La science de ces deux religieux fut l'honneur de la Bretagne tout entière.

Redené n'a peut-être pas oublié le sénéchal Joly de Rosgrand, qui la préserva de la famine. Mais rien ne redit aux Quimperlois le nom de l'abbé de Sainte-Croix, Guillaume Charrier, à qui ils doivent leur Hôpital Général.

Pontcallec, en Berné, ne rappelle pas seulement le pauvre marquis décapité sur la place de Bouffay à Nantes, mais aussi son père, Alain de Guer. Devenu veuf, il entra dans les Ordres et fut un auxiliaire dévoué du Père Maunoir.

Les habitants du Faouët parlent encore avec respect de cet homme du peuple, de condition très humble, dont la dignité de vie chrétienne, plus encore que l'esprit prophétique dont il était doué, fut pour leurs ancêtres un grand soutien moral.

Le château de Tourellé en Trégornan, près de Plouray, vit mourir une duchesse de Bretagne, Blanche de Navarre, qui fit construire le couvent des

Dominicains de Quimperlé et l'Abbaye de la Joie d'Hennebont, aujourd'hui le Haras.

Si nous admirons le talent d'Olivier Loergant qui nous donna le jubé de Saint-Fiacre, du Faouët, pourquoi taire, parce qu'ils sont d'aujourd'hui, les noms des deux artisans, Le Reste et Jégouzo, à qui nous devons les Lutteurs de Scaër, et les Sept Têtes du Christ, de l'Abbaye de Langonnet. Ce sont des merveilles; et nos deux compatriotes continuent dignement la lignée de ces humbles ouvriers bretons qui par tant de chapelles au mobilier admirable ont couvert nos campagnes de toute une floraison de bois et de granit, aux pétales découpés comme de la dentelle, fleurs de paix chrétienne, si belles que les anges seuls, dit-on, ont pu les faire éclore, et pour aller plus vite, jardinaient le jour à Kernascléden et la nuit à Saint-Fiacre.

L'Ellé avec le Scorff et l'Isole ont inspiré le plus aimable de nos poètes, Auguste Brizeux. Dans la vieille église d'Arzano, quand il balançait l'encensoir devant le magnifique retable du maître autel, voyez ses yeux d'enfant s'ouvrir à la beauté! Puis au sortir de l'église, écoutez battre son jeune cœur devant le visage angélique de sa compagne de catéchisme. Vous descendrez alors vers le Scorff; et sur le pont de Kerlo, vous relirez *Marie*, douce poésie, à la bouche comme le miel, à l'oreille comme une harmonie du ciel, parfumée comme un champ de blé noir.

L'Ellé encore apporta son génie au plus grand de nos bardes, Hersart de Villemarqué, que son *Barzaz Breiz* a immortalisé. Quand il parcourait la Région en quête de « sônes » et de « gwerz », il entendait monter de la vallée, la chanson du torrent, tantôt ardente



Petit Moulin sur l'Ellé



comme un cri de guerre, douce comme un murmure d'amour, tantôt balade mélancolique, et parfois aussi, complainte lugubre de mort. C'étaient, descendues des Montagnes, des voies qui ne sont plus. Et l'âme du barde s'exaltait dans une résurrection éblouissante de ce passé qui était toute sa vie. Avec lui, vous entendrez le soir, quand le vent hurle dans les pins sur le plateau de Sainte-Barbe, gémir l'*Epouse du croisé*, baronne du Faouët, qui gardait ses troupeaux. Et sur la route, près de la croix de Penfel, écoutez la prière lamentable du petit gars de Langonnet. En vain demande-t-il à ses compagnons au pardon de Saint Fiacre, de lui laisser la vie.

Sur le « Minez » qui porte son nom, et domine l'Abbaye de Langonnet, plane l'ombre de Morvan. Dans un sursaut d'indépendance, Lez Breiz s'est levé, terrible, et les Franks sont tombés comme des épis murs. Mais par de là l'Ellé, vers Priziac, autour de l'empereur fils de Charlemagne, les hordes barbares poussent leurs clameurs de mort. Et Lez-Breiz fut vaincu ; et sa tête tomba.

Patience ! Vingt-cinq ans plus tard, une autre voix descend avec l'Ellé de ce rude Poher dont Nominoë dit-on, fut aussi le chef. Nominoë ! nom de victoire, que jamais l'Ellé ne cessera de redire des Montagnes jusqu'à la mer, que les Bretons de Quimperlé, plus fiers, portèrent longtemps avec le nom glorieux de son fils, Erispoë. Écoutez le torrent qui chante *Le Tribut de Nominoë*, le dernier payé à l'empereur, et ce fut, avec un sac de pierres, la tête d'un Frank !

Et nous voici à la source même de l'Ellé. Par-dessus la colline et par-dessus les bois, la brise du soir apporte les échos d'une voix guerrière. Dans la

cour du château de Trégarantec, près d'un feu de bivouac, chante un jeune Chouan. Guilloux Arvern, de Kerblezec, en Gourin, voulait être prêtre. La persécution le jeta parmi les défenseurs de sa foi religieuse et patriotique. Sa haute taille et sa force herculéenne, ses longs cheveux dont les boucles noires, sous son chapeau à larges bords, flottaient sur ses épaules dans la bataille, ses yeux, qui regardaient le ciel et brillaient dans la nuit comme deux charbons ardents, lui donnaient un air inspiré. Il chantait au bivouac pour exalter l'ardeur de ses compagnons d'armes. Il chantait dans la bataille pour enflammer leur courage ! Et ce soir là, avec douleur, il redisait les malheurs de la Bretagne et les crimes des *Bleus*. L'Ellé l'entendit, et depuis il pleure en dévalant parmi les rochers.

Si "*Marie*" et le "*Barzaz Breiz*" ont répandu, sur la Région de l'Ellé, le charme mélancolique de leur poésie, depuis longtemps déjà elle resplendissait de l'aurole de nos Vieux Saints. Aucune autre rivière de Bretagne n'a, autant que l'Ellé, exercé cet attrait mystérieux sur des âmes éprises d'idéal religieux dans l'apostolat ou la contemplation. Son nom même n'est-il pas celui d'un moine de Cornwall, en Grande-Bretagne, Saint-Helle, qui établit, près de sa source, son ermitage, Lan Helle.

Mais voici resplendir sur le berceau de l'Ellé, la grande lumière de notre Cornouaille, son premier évêque, saint Corentin, tout auréolé, dit un vieil auteur, de la gloire du Corps du Christ. Tandis que près des eaux apaisées du torrent qui approche du terme de sa course, au confluent de l'Isole, la vertu rayonnante d'un prince, lui aussi de Grande-Bretagne, saint

Gurthiern, engendrait au Christ, de nombreux disciples dans son monastère.

Les temps ont passé; avec eux le monastère de saint Gurthiern. De ses ruines, qui semblaient mortes, un flambeau ardent surgit, saint Gurloë, premier abbé de Sainte-Croix de Quimperlé, près de qui tant de Bretons viendront ranimer la lumière de leur foi et l'ardeur de leur charité.

Mais quelle claire vision s'élève maintenant encore des bords de l'Ellé, à Langonnet comme à Carnoët, et monte dans le ciel, resplendissante de gloire ? Cette tête rasée, ce visage glabre, que la pénitence a creusé, dont les grands yeux vous regardent avec bonté, cette main qui bénit, ces bras ouverts pour vous mettre à l'abri dans les larges plis du manteau blanc des fils de saint Bernard, c'est saint Maurice que tous, ici, connaissent et vénèrent, — C'est le Père dont les fils, pendant six siècles et demi, aux jours de deuil comme aux jours de joie, ont été pour ce peuple qui les aime, des protecteurs, des bienfaiteurs, et les meilleurs amis.

A côté de ces gloires illustres de la Région de l'Ellé, combien d'autres moines missionnaires des origines bretonnes de l'Armorique brillèrent d'un vif éclat que les siècles ont presque éteint ? Leurs œuvres, qui subsistent et témoignent de leur dévouement, les ont préservés de l'oubli complet des hommes. Tels sont les fondateurs de nos paroisses (plo); tels sont aussi les fondateurs d'ermitages (lann), parfois aujourd'hui disparus, mais dont les noms restent attachés aux hameaux (tre) qui ont survécu : Sant Gwray, Sant Chonnet, Sant Becheue, Sant Criff, Sant Conogan, Sant Meven, Sant Doë, Sant Moë, Sant Rioc, Sant Drehan..., etc... Tous les sentiers de la Région de l'Ellé les ont

vu passer sous leur peau de chèvre; et le granit de nos montagnes conservé la trace de leurs pas. Ce furent les anges de notre pauvre terre. Encouragés par leur exemple, nos pères, chassés de Grande-Bretagne, oublièrent près d'eux leurs regrets de la patrie perdue et le pénible défrichement du sol ingrat de l'Armorique. Et c'est pourquoi, leurs noms eux-mêmes, par les souvenirs qu'ils évoquent, mettent encore tant de douceur dans ce beau pays de l'Ellé.

---

---



LE SAINT



ARZANO : La Maison de "Marie" au Moustoir, au temps de Brizeux.



## AGES PRÉHISTORIQUES

Malgré de très nombreuses destructions, la Région de l'Ellé conserve des vestiges importants des Ages préhistoriques, antérieurs parfois de bien des siècles à l'ère chrétienne.

Les moins anciens sont des restes d'habitations et de forteresses celtiques. Sur le Minez Lescrec'h, en Langonnet, dont l'éperon granitique domine l'Ellé, une dalle sur champ, à la pointe du rocher, un talus en hémicycle qui en défend l'accès, révèlent un abri où se réfugiaient les populations du voisinage.

En amont, des fosses creusées dans l'îlot de Lopriac, et qui rappellent les mardelles gauloises du pays messin, — en aval, au pont de Kerfloc'h, de tout petits enclos en pierres sèches, ovales ou circulaires, sont les restes de villages à peu près contemporains des habitations lacustres.

Bien plus loin encore, dans le cours des Ages, nous conduisent, en Langonnet, le tumulus de Minez Collober et le galgal de Botven, le menhir de Bodero et le cist-dolmen de Carven, dont la table, transportée à l'Orphelinat Saint-Michel, était marquée sur une face, de trente-cinq cupules. Et dans la même Région du Haut-Ellé, voici encore le dolmen de Guidfoss, en Plouray et le tumulus de Klugeri-Carnal, en Priziac, bordant la route du Faouët à l'Abbaye.

Sur tout le parcours de l'Ellé, les populations primitives ont ainsi laissé des traces de leur passage. Les plus intéressantes sont peut-être celles de Lanvongoarec, près de la chapelle Saint-Adrien d'Arzano.

Sur le promontoire qui surplombe la rivière, face au moulin de Flondren, on reconnaît la base d'une tour de quatorze mètres de côté, dont les murs en pierres sèches sont épais de 1 m. 10. Du côté de la terre, elle est défendue par trois lignes de retranchements, hauts de 3 m., de 8 m. et de 6 m., séparés par de larges douves. A quinze mètres en avant du dernier retranchement, sur le plateau, une enceinte de 60 m. de côté entourée de parapets hauts de 2 m., devait renfermer des habitations. Non loin de là, en bordure du chemin de Saint-Adrien, dans une enceinte plus petite, de 18 m. sur 10 m., paraissent encore des traces d'habitations rectangulaires.

Dans toute cette Région de l'Ellé, on rencontre de ces monuments préhistoriques. Sur les terres de Kergus, en Gourin, les archéologues ont signalé un tumulus, une allée couverte et deux menhirs. En 1901, sur la face intérieure d'un pilier de l'allée couverte, Monsieur du Châtellier a relevé, profondément gravés, deux cupules et un cartouche représentant une sorte de carré aux angles arrondis, traversé en son milieu, de haut en bas, par une ligne légèrement courbe.

Dans les environs, à Kerbiquet, se dresse à 4 m., un menhir près duquel en sont couchés deux autres.

A la limite de Guisriff et de Scaër, près de la chapelle Saint-Jean, s'élève un menhir de 3 m. 50, et le village de Kervinou-Guisriff possède un dolmen.

Enfin sur la rive gauche de l'Ellé, en Redené, signalons un menhir de 4 m. 60 sur 1 m. 80 de large, dans la lande de Roscaquen.

Mais la région côtière est la plus riche en vestiges anciens :

La paroisse de Moëlan conserve à elle seule :

1<sup>o</sup> : cinq galeries dolméniques : à Kermeur bihan près du Bélon (18 m. de long), à Kergoustans (17 m.), à Kersegalou (10 m.), à Kerandrez et dans la lande de Kerdoret.

2<sup>o</sup> : trois dolmens isolés : à Kergoustans, à Parkriou, à Kervignac.

3<sup>o</sup> : cinq menhirs : dans la lande de Kerdoret (3 m. 30 de haut), sur la route de Plaçamen, près du bourg (5 m. 50), à Kermerien (3 m.), entre le bourg et la Porte Neuve (2 m. 60), à Park ar Menhir (4 m.).

4<sup>o</sup> : trois tumulus : à Penamprat, entre Kérivoalen et la route de Moëlan à Quillimar.

Près d'un dolmen voisin de Kerdoret, on a découvert en 1849, vingt-cinq haches en bronze, à douille carrée et anneau latéral, ainsi que deux haches de même style, en plomb.

Sous une roche, près du menhir, en bordure de la route de Moëlan au Belon, étaient enfouies quatre-vingts haches en bronze, également à douille carrée et anneau latéral.

Des découvertes semblables ont été faites en Clohars-Carnoët, au village de Kervenau-Poullan, où l'on a trouvé deux cent trois haches, et en Mellac, près du Moulin blanc.

Ce sont là des cachettes de fondeurs. Elles révèlent l'importance de la population primitive de la région. Un chef fut enterré dans la forêt de Carnoët, sous un tumulus proche du bourg de Lothéa. Il livra en 1843 une chaîne en or, une autre en argent, une troisième en bronze, des armes en bronze, et des pointes de flèches en silex.

## ÉPOQUE ROMAINE

### ♦ Voies et camps romains

De l'occupation romaine il reste des traces dans la Région de l'Ellé. Ce sont d'abord les voies reliant les postes militaires.

La grande voie Darioritum (Vannes), — Aquilonia (Locmaria-Quimper) traversait le Blavet à Hennebont, le Scorff à Pont-Scorff, l'Ellé à Quimperlé. Un « castrum » sur la rive droite du Blavet en défendait le passage. Au Sud de Redené, dans la plaine du Vaguer (*maguer*, signifie muraille) des replis de retranchements très étendus marquent l'emplacement d'un fort très important. Un autre occupait la hauteur qui domine à Quimperlé la rive droite de l'Ellé. Face à ce dernier, une agglomération se forma sur la rive gauche. La voie continuait ensuite par la Madeleine en Mellac, desservait les camps de Laniscar en Trevoux, et du Moustoir en Kernevel.

Partant de Vorgium (Carhaix), centre de l'occupation romaine à l'extrémité occidentale de la Presqu'île armoricaine, d'autres voies rayonnaient vers les points principaux de la côte. Celle de Blabia (Port-Louis) traversait l'Ellé à l'Abbaye de Langonnet, le Scorff à Pontulair en Berné, le Blavet à Hennebont. On retrouve son dallage dans les marais de Faud en la Trinité-Langonnet. Elle desservait le camp retranché de Zinzec en Berné (Morbihan), classé monument historique. Elle deviendra la route Hennebont-Carhaix.

La voie Vorgium-Le Pouldu traversait la forêt de Conveau sur les Montagnes Noires, à l'Ouest des

Rochers de la Madeleine, passait au Saint, à Saint-Gilles Pontbriant, gagnait Lanvénegen, Kernon et Querrien, Trémeven, puis Quimperlé, pour atteindre Le Pouldu.

Enfin la voie Carhaix-le Belon passait aux bourgs actuels de Spezet, Roudouallec, Scaër, Bannalec et Riec, et franchissait le Belon au passage de l'ancien port qui précéda le Port Neuf, devenu la Porte Neuve. Un poste militaire défendait ce passage.

### ♦ Villas gallo-romaines

A proximité de ces postes militaires, se formèrent des agglomérations. Le long des voies, de riches Gaulois créèrent des exploitations agricoles autour d'une villa en maçonnerie construite à la manière des nouveaux maîtres. Il en reste un peu partout des vestiges dont l'énumération serait fastidieuse : débris de tuiles à rebord, de briques ou de vases, des monnaies, des statuettes en bronze ou en terre cuite. Un gallo-romain du nom de Britius s'établit au nord du camp de Zinzec. Et son nom est resté attaché à son domaine de Britiacum. Au confluent de l'Isole et de l'Ellé, un autre gallo-romain Julius, fonde le domaine de Juliacum. Les gallo-romains du Pouldu nous ont laissé un sarcophage en plomb trouvé en 1846 lorsqu'on voulut transformer en maison d'habitation la chapelle Saint-Julien le Passeur. Il renfermait, avec un squelette, des vases en verre, un style en bronze, une tablette à écrire en jade, et une monnaie de Constantin. Sur le sarcophage on lit R. FILLOR.



#### ♦ Industrie

La région du Haut-Ellé s'adonna plus particulièrement à la cuisson des briques, des tuiles et de la poterie. Le four de Castel-Guernougal, en Langonnet, ouvert il y a seulement quelques années, était encore chargé. De là et du four de Keroc'h, également en Langonnet, sont sorties ces tuiles à rebord qui marquent l'emplacement des exploitations agricoles et des postes militaires à Stank-Yan près de l'Abbaye, à Castellou de Kergaradec, à Locmaria, à Minez Bloc'h, à Kernal, à la Trinité, tous sur la commune de Langonnet. Un chemin qui existe presque en entier, reliait ces stations.

#### ♦ Les dieux de Rome et leur culte

A la suite de ses armées, Rome introduisit aussi dans la Région de l'Ellé, ses dieux avec leur culte. Quelques pratiques superstitieuses de son paganisme s'y sont maintenues jusqu'à nos jours.

A Kervegant d'Arzano, dans une lande dite de Saint Bernard, il n'y a pas encore si longtemps, les paysans atteints de fièvre jetaient une pierre sur un monceau déjà ancien. C'était, disaient-ils, pour contribuer à la reconstruction d'une chapelle disparue de Saint Bernard et obtenir ainsi leur guérison. Ils tenaient ce lieu pour sacré. Pendant la Révolution, plusieurs s'y réunissaient le dimanche, sous la conduite de l'un d'eux, qui se disait inspiré et refusait d'aller à l'église, même après le rétablissement du culte catholique. Ils formèrent quelques temps une secte séparée.

Malgré les dires des paysans, il n'y eut jamais là de chapelle de Saint Bernard. Le nom de cette lande

lui venait précisément de ce *monceau de pierres*, en celte : *bern-art*. La pratique des gens atteints de fièvre n'était que la continuation du culte païen en l'honneur de Mercure, le dieu des commerçants et des voleurs. Son buste se dressait en bordure des chemins et les passants lui jetaient une pierre pour obtenir sa protection. Et peu à peu se formait un monceau, *bern-art*. Le clergé mit à profit une similitude de prononciation pour essayer de christianiser, en la rattachant au grand saint de Clairvaux, une pratique païenne qu'il ne pouvait supprimer.

---

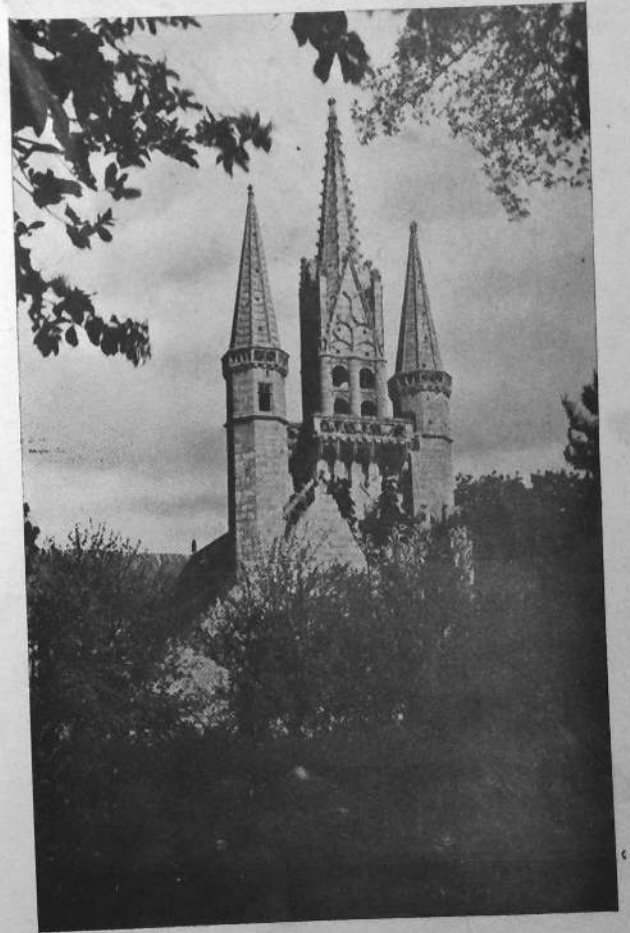
---

## ORIGINES BRETONNES

### ♦ Les premiers Missionnaires

Quand les Bretons vinrent de Grande-Bretagne en Armorique, la forêt de Brécilien (la Broceliande des chansons du Moyen Age) s'avancit sur une grande partie de la Région de l'Ellé. Les restes des nombreuses voies romaines, les vestiges des anciennes exploitations agricoles y attirèrent cependant nos ancêtres. Avec eux, ou peu après, arrivèrent les moines du Pays de Galles qui leur apportèrent, avec les secours de la religion, une organisation sociale. Il est admis que les premiers groupes d'émigrants constituèrent les paroisses dont les noms commencent par « *plou* » ou par « *guic* », et celles qui se formèrent autour d'un ermitage ou « *lan* », dont elles prirent le nom. On sait d'autre part que les « *plou* », les « *guic* », les « *lan* », avec leur hameau « *tre* », portent habituellement le nom de leur fondateur. Sur ces données, la toponymie locale et quelques renseignements que nous fournissent les « Vies » de nos Vieux Saints nationaux, nous permettront de retracer, dans leurs grandes lignes, les origines bretonnes de la Région de l'Ellé.

Les différents groupes viennent par mer et pénètrent dans l'intérieur du pays pour s'y fixer. Arrivées sur les lieux où elles veulent s'établir, les familles se dispersent. Chacune construit sa demeure au milieu des terres qu'elle doit défricher. Plus le groupe d'émigrants est nombreux, plus étendu est le pays qu'il occupe. Puis, le missionnaire bâtit son église et son ermitage au point le plus commode pour son ministère et le plus



LE FAOÛËT : Saint-Fiacre

accessible pour ses fidèles. La paroisse « *plou* » est fondée. Ainsi apparurent, tout d'abord, semble-t-il, Plomen (Tremeven), Guiscriff, Plouray, Ploërdut, Plouay, Langonnet.

Au confluent de l'Isole et de l'Ellé, les Bretons trouvèrent quelques indigènes installés sur l'ancien latifundium gallo-romain de Yuliac. Ils se joignirent à eux. Saint Méen ou Meven, qui avait déjà organisé la paroisse de Pleven (Ploe-meven) au pied du Menez-Hom, leur rendit le même service. Ce fut la Plebs Yuliac, du nom latin qui restera dans les documents officiels, tel que le Cartulaire de Sainte Croix de Quimperlé, en 1029. Mais la population ne connaissait que Plomen (paroisse de Méen) (1). Un hameau, Tremeven, se forma autour de la résidence de Saint Meven. Plus tard, quand le « *plo* » sera amputé des territoires qui formeront, du moins en partie, Quimperlé, Locunolé, peut-être Querrien, la nouvelle paroisse ainsi réduite s'appellera simplement Tremeven.

Plouray et Ploërdut doivent leur origine aux Saints Gwray et Iltud. Il est difficile d'identifier celui qui fonda Guiscriff, dont le nom a survécu dans celui du bourg, Guic-Criff.

Dans le nom de Plouay (Ploe - Zoë) nous reconnaissons Sant Doë. Ce moine gallois débarqua entre la Laita et le Bélon, et se bâtit sur la côte, l'ermitage de Doëlan. Devenu missionnaire itinérant, il franchit l'Ellé, puis le Scorff, pour évangéliser le groupe d'émigrés bretons qui forma le Ploe-Zoë.

Guidel, Gourin, Langonnet et Priziac doivent être d'aussi anciennes paroisses. Guidel, en vieux breton

---

(1) La porte du Gorrequer, au Nord de Quimperlé, s'appelait aussi « an Plomen »; la porte de Plomen.



Guitaul, était, comme patronyme, répandu chez les bretons insulaires. Ce nom doit être ici un abrégé de Ploeguidel.

Il est difficile de retrouver l'éponyme de Gourin. Mais Langonnet nous rappelle de toute évidence l'ermitage que Saint Chonnet édifia près d'un affluent de l'Ellé. C'est aujourd'hui Saint-Maur. Les habitants se transmettent la tradition que là était originairement le bourg paroissial de Langonnet.

Priziac reconnaît pour patron Sant Becheue. Ce saint moine fonda le Lan Bihouay ou Bihoué entre Guidel et Gestel. De là il s'en vint organiser en paroisse le groupe d'émigrés établis sur l'ancien latifundium gallo-romain de Britiac. Ici, le nom populaire en « plo » s'est effacé devant le mot latin, figé dans la forme où les Bretons le trouvèrent à leur arrivée dans le pays. On doit voir dans le Sant Becheue de Priziac le saint dont les drôleries des scribes ont fait Saint Vougay ! dans le Leon, et qui s'appelle san Vio à Tréguennec (Finistère). De la même époque doit être Moëlan, paroisse de Sant-Moë venu peut-être de Lanvoy, à Hanvec ? Puis à mesure que les populations se multiplient et défrichent la forêt, de nouvelles paroisses se fondent, le plus souvent autour d'une chapelle qui devient église paroissiale.

Comme il arrive à toutes les époques de troubles et de bouleversements sociaux, nombreux sont les Bretons qui cherchent alors auprès de Dieu, dans la solitude, la paix que leur refusent les hommes. Dans presque toutes les paroisses, un ermitage ou « lan » nous a transmis leur nom. Le plus populaire semble avoir été Sant Drehan (on prononce Drain, Drein, Drien) aujourd'hui très souvent évincé par Saint Adrien. Il

a laissé un Landrein en Trevoux. Celui-là dut allier le ministère évangélique à la vie contemplative. De nombreuses chapelles témoignent de son zèle apostolique dans la Région de l'Ellé. A Langonnet, Saint Brandan lui dispute l'hommage de ses dévots. Du moins, y est-il connu sous son véritable nom Drehan, Drain. On ne pourrait peut-être en dire autant des Saint Adrien de Scaër, Le Saint, Le Faouët, Arzano. Plus fidèle aux traditions bretonnes, Meslan a une chapelle de Saint Trehan.

#### ♦ Saint-Corentin à Trégorant <sup>(1)</sup> (VI<sup>e</sup> siècle)

D'après les traditions consignées dans leurs anciennes « Vies » latines, la plupart des premiers missionnaires fondateurs de paroisse, venus de Grande-Bretagne en Armorique, étaient évêques. Cette multiplicité de petites églises indépendantes ne pouvait que nuire à la chrétienté bretonne. Après avoir achevé l'unité politique de la Cornouaille, Gradlon Meur résolut de mettre tout le comté sous la conduite d'un seul pasteur, qui fut Saint Corentin. Mais l'ermite du Menez Hom regrettait ses mortifications et ses longues prières. Et un vieil auteur, Gurdisten, nous dit que, devenu évêque, il aimait se retirer dans des lieux solitaires pour y vaquer à l'oraison. Son zèle apostolique le porta vers les populations primitives réfugiées dans les Montagnes et dans la grande forêt de Brécilien, qui couvrait alors le centre de l'Armorique et poussait

(1) On appelle aujourd'hui « Trégoran » cette ancienne trêve de Glomel. La population ne connaît et n'emploie que « Trégorant, où l'on retrouve le nom de Saint Corentin, en breton « Cowrant » « Courant » qui est effectivement le patron de l'église.

ses ombrages jusque dans la Région de l'Ellé. Il s'en vint donc fonder un monastère ou " lann " non loin de celui de Saint Helle. Il y vécut bien des années, offrant tous les jours le Saint Sacrifice, ce qui était alors une chose extraordinaire, et ne quittant sa retraite, dit Gurdisten, que pour répondre à l'appel de ses diocésains, qui réclamaient son ministère. De là aussi, il se mit à évangéliser le Poher, où de nombreuses chapelles qui lui sont dédiées, conservent le souvenir de son passage. Il étendit même son apostolat dans la grande forêt jusque vert la rivière d'Oût, affluent de la Vilaine, rattachant à son diocèse un territoire important où son culte s'est pieusement perpétué.

Le Langorant ou monastère de Saint Corentin dans le Haut Ellé, a depuis longtemps disparu. Mais son hameau, Trégorant, qui subsiste toujours, témoigne indubitablement de son existence.

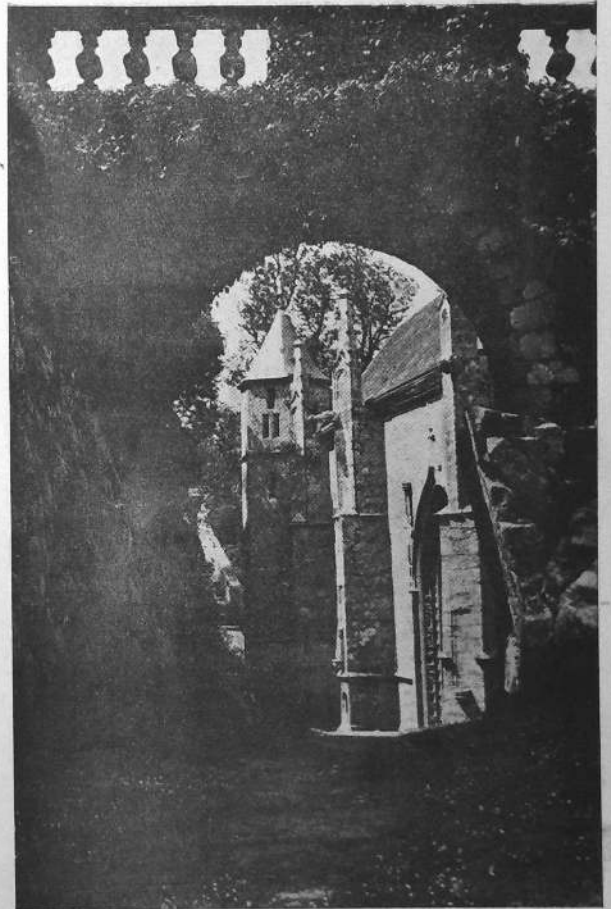
#### ♦ Saint-Gurthiern - Origine de Quimperlé

Au temps de Saint Corentin, au début du VI<sup>e</sup> siècle, un prince de Grande Bretagne, Gurthiern, s'installa dans l'île de Groix pour y vivre en solitaire.

Gradlon Meur voulut l'attirer chez lui. Il lui donna, pour y fonder un ermitage, la terre d'Anaurot, tyern breton qui s'était jadis installé au confluent de l'Isolé et de l'Ellé. L'endroit plut à Gurthiern. Il commença par creuser un canal joignant les deux rivières (1) et qui le mit bien à l'abri dans son île. Puis, quand il eut initié à la vie érémitique les disciples qui l'avaient rejoint, il s'en fut, vers l'embouchure du Blavet, construire un autre monastère où il termina ses jours (2).

(1) C'est encore aujourd'hui le " clos ou fossé Saint Gurthiern ".

(2) Locoyarn en Kervignac, aujourd'hui d'Hennebont.



LE FAQUËT : Sainte-Barbe

Cependant, sur la terre d'Anaurot, une petite agglomération se formait sous la protection des moines, qui deviendra Quimperlé.

#### ◆ Sainte Ninnoc

En ce temps là, une colonie bretonne, venue du Pays de Galles, abordait en face de l'île de Groix, dans une crique que l'on appela Poul Ilfin, du nom de celui qui conduisait la flotille. Cette troupe accompagnait la fille de son seigneur, Nennec, qui se rendait en Letavie (ainsi les Bretons appelaient-ils alors la presqu'île armoricaine) pour y vivre loin du monde. Aussi eut-elle soin de faire construire, à proximité, un monastère où elle se retira avec quelques compagnes. Lannenec en Ploemeur rappelle toujours son souvenir.

#### ◆ Saint Mélar à Langorant

Après la mort de Gradlon Meur, les compétitions pour la dignité comtale ne tardèrent pas à provoquer un drame dans la famille des princes de Cornouaille. Le comte Méliau fut assassiné par son frère Rivod qui s'empara du pouvoir au détriment de son neveu Mélar. Celui-ci n'avait encore que sept ans. Mais Rivod craignit qu'un jour il se dressa contre l'usurpateur. Il lui fit donc couper la main droite et le pied gauche. Mutilé, incapable de monter à cheval, Mélar ne pouvait plus régner. Ces actes de barbarie excitèrent l'indignation des seigneurs. Craignant pour la vie de l'enfant, ils le mirent sous la protection de l'évêque de Quimper. Celui-ci, disent les vieux textes, emmena le jeune Mélar dans un monastère fondé jadis par Saint Corentin à la limite de son diocèse, c'est à dire-à-Langorant, sur la paroisse de Glomel. On était là dans le comté de Poher,



hors espérait-on, des atteintes de Rivod. Mais comme il fallait tout craindre de la cruauté d'un prince aussi sanguinaire, l'évêque laissa ignorer à la population quel était son protégé. Mélar vécut sept années à Langorant, dans la prière et l'étude, s'exerçant à la pratique de la vertu. Puis l'évêque lui donna, peut être dans la même région, un précepteur capable de parfaire son éducation mondaine. Rivod en eut connaissance et ne songea plus qu'à faire périr son neveu. La femme du précepteur s'enfuit alors avec le jeune prince. Traversant les Monts d'Arez, dit la légende, elle se réfugia chez le comte de Poher, Conmor, qui résidait en ce moment près de Lanmeur, dans le Léon. Mais son mari l'y rejoignit bientôt, et à l'instigation de Rivod, une nuit, il trancha la tête du pauvre Mélar et la porta au comte de Cornouaille. Ayant vécu à Langorant inconnu de la population du Haut Ellé, Saint Mélar n'y a laissé aucun souvenir.

♦ **Saint Corbasius abbé d'Anaurot**  
**Mort de Saint Goueznou**

Cependant le monastère d'Anaurot avait plus d'un siècle. Il tombait en ruines. L'abbé Corbasius entreprit de le reconstruire. On terminait l'intérieur de la chapelle lorsque se présenta Saint Goueznou, abbé du Léon, peut-être évêque de Saint-Pol. Il se permit quelques critiques au sujet de la chapelle, et surtout une comparaison désavantageuse avec son église abbatiale. Du haut de l'échafaudage sur lequel il travaillait au lambris, un ouvrier l'entendit. Les propos de l'abbé l'irritèrent fort. Et comme par mégarde, il laissa tomber sur lui son marteau, qui lui fendit le crâne et l'occip.

Cette mort tragique grandit encore la renommée de Saint Goueznou (Wednou, Oueznou). On lui bâtit une chapelle sur la côte, près de Doëlan. Dédiée plus tard à Saint Gourloë, elle a conservé cependant son premier patron, et s'appelle aussi : chapelle de San Toez (pour San To-ouez) qui se prononce San Touz.

Saint Majan réclama, aux moines d'Anaurot, les reliques de son frère, Saint Goueznou. Il vint les chercher ; puis avec elles, s'engagea sur la voie romaine de Carhaix. Après une journée de marche, il s'arrêta sur la paroisse de Gourin, en un lieu où s'éleva bientôt une chapelle dédiée à San Touz, Toez.

♦ **Les Moines de Landevennec**  
**dans le Haut Ellé (vers 800)**

Au temps de Charlemagne, Gradlon Flamm était comte de Cornouaille. A l'exemple du grand empereur des Franks, il favorisa de ses largesses les foyers de civilisation qu'étaient les monastères. L'abbaye de Landevennec, à l'embouchure de l'Aune, reçut de lui de nombreuses terres. Dans le Haut Ellé, il lui donna Lan Zent en Gourin et Lez Radennec en Langonnet. A Lan Zent, les fils de Saint Guénolé bâtirent une chapelle en l'honneur de leur Père. A Lez Radennec ils essayèrent une nouvelle communauté qui remplaça l'ermitage abandonné de Saint Chonnet.

♦ **La révolte de Morvan (818)**

Les moines de Landevennec étaient depuis peu à Lez Radennec lorsque se produisit dans la région un événement que les chroniqueurs du temps ont consigné dans leurs Annales, et qui, par eux, est entré dans la grande Histoire. C'est la révolte de Morvan contre Louis le Débonnaire en 818.

Chef cornouaillais, sans doute de la famille royale, Morvan avait sa résidence en Langonnet, sur le bord de l'Ellé, au passage de la voie romaine Vorgium-Blabia. (Le souvenir en est conservé dans le nom du village, Park-an-lis, qui en occupe l'emplacement). Il résolut de se libérer de la domination des Franks et leur refusa le tribut. Louis Le Débonnaire marcha contre lui avec une immense armée.

Retranché sur le Minez qui porte son nom et qu'entouraient presque les marais infranchissables de l'Ellé et du ruisseau de Saint-Brandan, protégé encore par quelques solides ouvrages en terre, Morvan occupait une position alors inexpugnable. Arrivant par la voie romaine de Blabia, Louis Le Débonnaire vint camper en face de lui, en Priziac (1).

Impatient de se mesurer avec son adversaire, Morvan sortit de son fort, accompagné seulement de quelques hommes. Il rencontra une escorte ennemie, l'attaqua, et dans un combat avec le chef, qu'il tua, il fut lui-même blessé mortellement. Cette mort imprévue déconcerta les Bretons qui firent aussitôt leur soumission à l'empereur.

#### ♦ L'Abbaye bénédictine de Langonnet

Pendant qu'il séjournait sur le bord de l'Ellé, et d'après les documents ce ne fut guère plus d'une semaine, Louis Le Débonnaire reçut la visite de Matmonoc, abbé de Landevennec. Quand il vit ce moine vêtu de peau de chèvre, le poil en dehors, la moitié antérieure du crâne rasée d'une oreille à l'autre, le reste des cheveux tombant sur le dos, l'empereur se montra surpris. Il s'enquit des observances monasti-

(1) En 1860, on a découvert, entre Beler et Kervenac'h, deux mille monnaies carolingiennes.

ques suivies par ces moines, déclara étranges les usages scoto-bretons, et imposa à Landevennec, ainsi qu'à tous les religieux de Bretagne, la règle de Saint Benoît.

En souvenir de cet événement, les nouveaux bénédictins consacrèrent à Saint Maur, le Père des bénédictins de France, la chapelle qui restait seule de l'ancien ermitage de Saint Chonnet, et continuait d'être le centre religieux de la paroisse (1).

#### ♦ Le Saint (X<sup>e</sup> siècle)

Vers la fin du IX<sup>e</sup> siècle, la chapelle de San Touz, trève de Gourin, fut l'objet d'une transaction qui nous a transmis les noms de quelques seigneurs de la Région. Un clerc de la famille royale de Cornouaille, Hepwou, fils de Rivelen et de Ruantreeh, petit-fils de Gradlon Flamm, comte de Cornouaille, acquit de ses frères et de sa parenté, à prix d'argent et moyennant quelques chevaux de race, l'église de San Touz à titre de propriété personnelle dont il pourrait disposer à son gré. Et par église, il faut entendre ici, avec l'édifice religieux, le territoire qui en dépendait. Il n'en jouit du reste pas longtemps. Les terribles écumeurs de mer et pillards Normands avaient réapparu sur les côtes bretonnes. En 914 ils dévastèrent l'abbaye de Landevennec. Les moines eurent tout juste le temps de s'enfuir, emportant les reliques de Saint Guénolé avec leurs objets les plus précieux. Pour sortir de Bretagne, comme ils voulaient éviter les côtes, l'abbaye de Langonnet était une étape. Les religieux qu'ils y trouvèrent partirent avec eux, et malgré son grand âge,

(1) Quand à Saint Benoît, pour avoir si outrageusement supplanté Saint Guénolé, il se verra interdire obstinément l'accès des sanctuaires de Cornouaille.

Hepwou les accompagna jusqu'à Montreuil sur la Canche, au nord de la Somme.

La grande misère de la Bretagne commençait. Elle devait durer plus de vingt ans. Pendant l'exil, Hepwou fit donation de l'église de San Touz à l'abbaye de Landévennec.

Le scribe traduisit " San Touz " par le mot latin de même prononciation *Sanctus* qui signifie *Saint*. Plus tard, on crut que c'était le vrai nom de la chapelle et il lui est resté : *Ar Zent : Le Saint*.

#### ♦ La colonie normande de l'île de Groix

Que la Région de l'Ellé n'ait pas échappé au désastre, la présence d'une colonie normande dans l'île de Groix ne permet pas d'en douter.

En 1906, une sépulture de Viking norvégien fut découverte dans le tumulus du Cruguel, au sud de Locmaria. Le cadavre du chef, ainsi que ses armes et de nombreux objets de son mobilier, avaient été recouverts de sa barque renversée. On y mit le feu, et sur les restes de ce bucher funèbre, on éleva le tumulus. La décoration d'une épée date cette arme du début du X<sup>e</sup> siècle. Quelques particularités de certaines pièces du mobilier, inconnues des Vikings, indiquent une provenance étrangère et des usages locaux avec lesquels les Normands de Groix étaient familiarisés après un séjour assez long.

De leur repaire, ils s'élançaient sur leurs barques dans les estuaires de la Laïta et du Blavet, pillaient la côte à leur aise et portaient ensuite leurs ravages à travers le pays. Les habitants qui le pouvaient s'en allèrent. Les nobles s'enfuirent en France et en Angleterre. Le pauvre peuple se cacha dans les forêts.

## MOYEN-AGE

### ♦ Vicomté de Gourin — Kemenet-Heboë (Fin du X<sup>e</sup> siècle)

Après la libération de la Bretagne en 937, par Alain Barbetorte, comte de Poher, de Browerec, de Nantes et duc de Bretagne, la vicomté de Gourin, en Cornouaille, et le Kemenet Heboë, en Browerec, ne tardèrent pas à être constitués. Ce furent les deux premiers fiefs de la Région de l'Ellé. Le premier vicomte de Gourin serait un cadet de Poher. Il aurait reçu du comte de Cornouaille, comme dot de sa femme, neuf paroisses : Gourin avec ses trèves, Roudouallec et Le Saint, — Leuhan, — Langonnet avec sa trève Bezuer (La Trinité), — Guisriff avec sa trève Lanvénegen, — Le Faouët.

Au Sud de la vicomté de Gourin, le pays relevait directement du comte de Cornouaille.

Quant à Heboë, Hepwou, premier seigneur du Kemenet qui porte son nom, entre le Blavet et l'Ellé, il semble bien s'apparenter lui aussi à Gourin et Poher. Il dut recevoir son fief d'Alain Barbetorte. Ce Kemenet ou fief s'étendait sur vingt-cinq paroisses, depuis la côte, y compris l'île de Groix, jusqu'à Meslan et Bubry qui le terminaient au Nord. Hepwou établit sa résidence fortifiée, ou motte féodale, sur la rive droite du Blavet, au sommet de la colline d'où un camp romain commandait jadis le gué de la voie Darioritum-Aquilonia. C'est le Vieil Hennebont, dont les ruines subsistent encore en face de la ville fortifiée, sur la rive gauche.



♦ Vassal et suzerain

Autour de l'an mille, le duc Geoffroy 1<sup>er</sup> réunit à Auray " son grand parlement et toute la cour de ses barons " c'est-à-dire ses vassaux immédiats. Geoffroy appartenait à la Maison de Rennes qui, à la mort de Barbetorte, s'était emparée de ses biens et de la dignité ducale. Hepwou ne supportait ces nouveaux suzerains qu'avec une colère contenue. Elle éclata au Parlement d'Auray. Là, dit une vieille chronique : " il s'esmut contens (discussion) entre le dit Geoffroy et le sire de Guéméné-Heboy. Si (ainsi) s'effréna le dit sire de Guéméné-Heboy en tel outrage qu'il desmentit Geoffroy devant toute sa cour. De laquelle chose, Geoffroy fut si très indigné qu'il abandonna le Parlement, et entrant en sa chambre, il maudit son lignage et sa nourriture (ses parents et ses vassaux) s'ils ne le vengeaient du seigneur de Guéméné-Heboy ".

Peu après, Rivallon d'Auray rencontra Hepwou dans les rues de la ville, se jeta sur lui, et l'occit.

♦ Porhoët — Roche Périou —

Kemenet-Guégan

Le duc Geoffroy 1<sup>er</sup> comprit qu'il lui était difficile de maintenir dans l'obéissance des vassaux éloignés, aussi récalcitrants que les seigneurs d'Hennebont. Par la grande forêt centrale entre la Domnonée au Nord, et le Broverec au Sud, le comté de Rennes s'étendait jusqu'à l'Ellé. Avant 1008, Geoffroy en détacha cette région sylvestre, le Porhoët ou Pou-tro-coët, (le pays à travers la forêt), qu'il donna en fief à un cadet de sa Maison, Guethenoc.

Pour se ménager un appui à l'extrémité ouest de son immense domaine, Guethenoc demanda en mariage

Alarun, fille de Budic, comte de Cornouaille. Puis au confluent de l'Aër et de l'Ellé, en Priziac, tout contre le Kemenet-Heboë, il établit un frère cadet de sa femme, Périou, qui bâtit, sur une colline escarpée, une forteresse imprenable, la Roche-Périou, en Priziac.

♦ Quimperlé — Abbaye Sainte-Croix (1029)  
Doëlan (vers 1040)

Les comtes de Cornouaille avaient repris possession du monastère de Saint-Gurthiern détruit par les Normands et abandonné par les moines. Mais l'agglomération s'y était reconstituée, qui se livrait au commerce sur terre et par mer ; et il y avait là encore plusieurs moulins. Le comte Alain Cainhart qui avait succédé à son père Budic, aimait ce séjour. En 1028, il s'y trouvait alité, malade depuis un an, ne pouvant plus se tenir debout et désespérant de sa guérison au point d'appeler la mort. Une nuit, dans son sommeil, il vit une croix d'or descendre du ciel dans sa bouche. De bonne heure, le matin, il appela les siens, leur conta cette étrange vision ; et se sentant guéri, il se leva prestement. Ne sachant que penser de cet événement extraordinaire, il consulta le pape qui lui manda de fonder une abbaye dédiée à la Sainte Croix, là même où il avait été guéri. C'était dans l'enclos Saint-Gurthiern, entre l'Isole et l'Ellé. Il fit donc reconstruire le monastère en ruine ; et il pria l'abbé de Saint-Sauveur de Redon, Catwallon, de lui envoyer un moine pour en prendre la direction. Catwallon lui donna son prieur, Gurloë, qui fut consacré abbé le jour de l'Exaltation de la Sainte Croix de l'année 1029. Ce jour même Alain Cainhart constitua, au monastère, un fief seigneurial.

Il s'étendait sur Lothea, Baye, Mellac, Tremeven et Belle-Isle. Alors fut créée la paroisse de Quimperlé. La comtesse Judith voulut contribuer à la prospérité de la nouvelle abbaye. Sur son domaine elle fonda le prieuré de Doëlan, où les religieux de Sainte-Croix élevèrent une chapelle à Saint Gurthiern. Il y avait là une crique abritant quelques barques de pêche. Les moines en firent un port de relâche très commode et qui fut, à l'époque, d'une grande utilité.

#### ♦ Mort de Saint Gourloë

En 1057 mourut Gourloë, premier abbé de Sainte-Croix, et déjà l'objet de la vénération universelle. Il fut enterré à l'intérieur de l'enclos, dans le cimetière qui avait reçu jadis les restes de Saint Gurthiern, ramenés de Locoyarn en Kervignac, et cachés ensuite, dans l'île de Groix, lors des invasions normandes. Tous voulurent reposer un jour dans la terre sanctifiée par ces deux vénérables religieux. Peu après, mourut la vicomtesse de Gourin, Guasceline, épouse du vicomte Aufret. Elle fut transportée à Sainte-Croix. Les moines lui firent de solennelles funérailles et l'ensevelirent dans leur cimetière. Pour reconnaître ce bienfait, le vicomte leur céda tous ses droits seigneuriaux sur Cadigué, ermitage en ruines de Guisriff, avec la terre de Quillihernan dans la même paroisse.

#### ♦ Kemenet Guégan (milieu du XI<sup>e</sup> siècle)

Goscelin, fils de Guethenoc de Porhoët, devenu vicomte vers 1040, dota d'un fief important son cousin, Guégan de la Roche Periou. Ce fief s'étendait au nord du Kemenet Heboë, de Priziae à Plouray, Mellionec, Seglien, Locmalo, sur une vingtaine de paroisses.

On l'appela le Kemenet Guégan, dont le chef-lieu fut une motte féodale au bord du Scorff, en Locmalo, qui donna naissance à Guéméné (Kemenet)-sur-Scorff.

Peut être, Goscelin redoutait-il également le nouveau seigneur d'Hennebont, Guegon, lui aussi son cousin germain, par sa mère, et il voulut s'assurer un vassal capable de le tenir en bride.

#### ♦ Luites féodales (1075)

A Hepwou, fondateur du Kemenet-Heboë, avaient succédé son fils, Béranger, mort avant la fondation de Sainte Croix, — puis Huelin, qui avait épousé Avan, sœur d'Alain Cainhart, de Periou, et d'Alarun, — et enfin, vers 1050, Guégon était devenu seigneur d'Hennebont.

En 1075, Eudon 1<sup>er</sup> de Porhoët, fils de Goscelin, et plusieurs seigneurs de Cornouaille, dont le vicomte de Gourin, Cadoret, entrèrent dans une ligue féodale soulevée contre le fils d'Alain Cainhard, Hoël, devenu duc de Bretagne. Le seigneur d'Hennebont, Guegon, prit le parti de Hoël. Il se trouva ainsi en lutte contre le vicomte de Gourin, Cadoret, qu'il fit prisonnier avec son neveu, nommé Caradec. Il les mit tous deux à rançon. Pour racheter son fils et remplir son devoir de vassal envers Caradec, son frère, en participant à sa rançon, Daniel, père de Caradec, dut vendre à Sainte Croix ses décimes (1) en Redené. Il reçut pour elles un magnifique palefroy, neuf livres et soixante sols, avec lesquels il put satisfaire Guegon d'Hennebont.

(1) Rentes qu'il percevait sur certaines terres.

♦ Église Sainte-Croix de Quimperlé (1083)

La renommée de sainteté de l'abbé Gourloë allait toujours croissant à cause des faveurs obtenues par son intercession auprès de Dieu. L'abbé Benoit, fils d'Alain Cainhart, et frère du duc Hoël, résolut d'exposer ses reliques à la vénération des fidèles, et de rebâtir, à cette occasion, l'église du monastère.

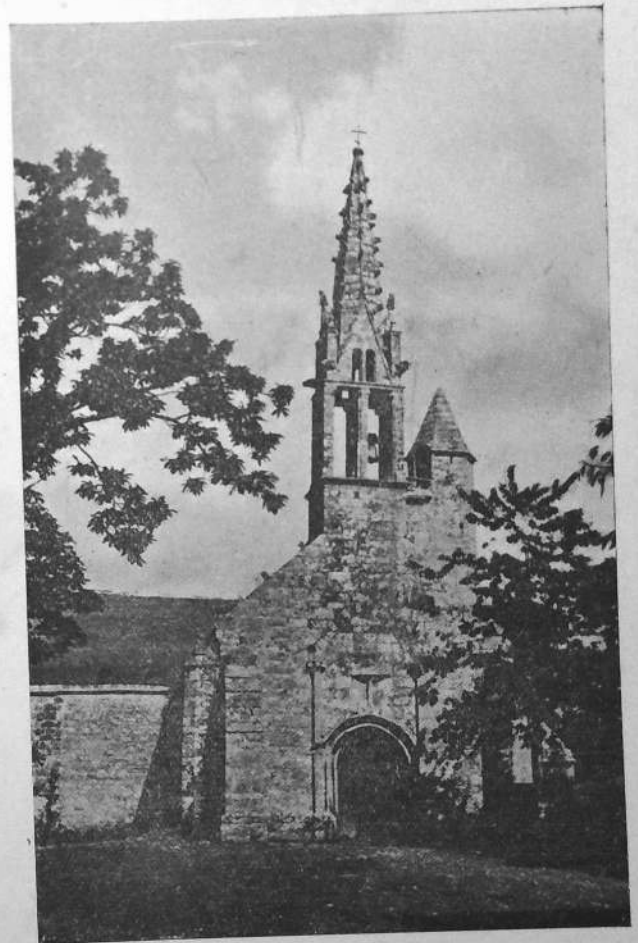
Elle affecta la forme d'une croix grecque, aux quatre bras d'égale longueur, partant d'une aire centrale circulaire surmontée d'un dôme (1). Le croisillon Est, qui forme le chevet de l'église, en subsiste seul aujourd'hui (2). Il est composé d'une chapelle surélevée et d'une crypte voûtée en moëllons. Dans la crypte, les colonnes trapues, aux chapiteaux sculptés très légèrement de crossettes, d'enroulements, de feuilles stylisées, les petites baies en meurtrières larges de 0 m. 15 ont bien les caractères du XI<sup>e</sup> siècle.

Au-dessus de cette crypte, est l'ancien chœur des religieux, éclairé par onze fenêtres oblongues évasées. Sous les fenêtres, dix-huit petites arcades moulurées reposent sur des colonnettes engagées, aux chapiteaux variés, d'une grande richesse architecturale. Elles font à l'abside une parure qui n'a pas son égale en Bretagne. Mais cette décoration plus tardive ne dut être achevée que dans le cours du XIII<sup>e</sup> siècle.

Les reliques de Saint Gourloë, exhumées du cimetière de Saint-Gurthiern, furent déposées dans la crypte, et sur elles on élévera un cénotaphe où le Saint est représenté couché avec l'habit et la tonsure des religieux.

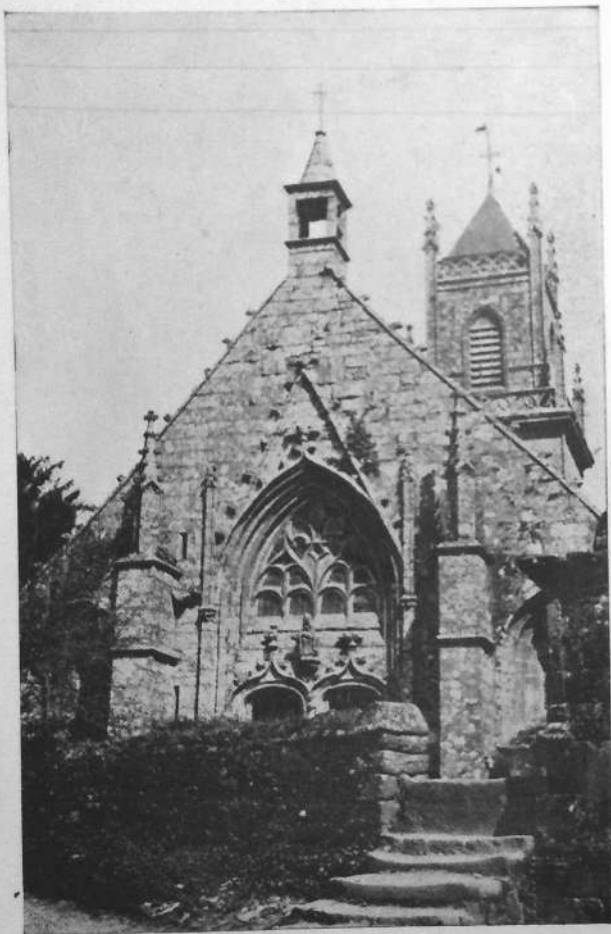
(1) C'est une des rares églises de France dont le plan en rotonde rappelle le Saint Sépulture de Jérusalem.

(2) Tout le reste de l'édifice s'est écroulé, en 1862, lors de l'effondrement de la tour élevée en 1680 sur les quatre piliers centraux. Il a été reconstruit en 1865, sur le plan primitif conservé dans ses grandes lignes.



PRIZIAC : Saint-Nicolas





LANGONNET : l'Église

Peu après furent découvertes dans l'île de Groix, les reliques de Saint Gurthiern, cachées lors des invasions normandes au début du siècle précédent. Pour elles, l'abbé Benoit fit ériger, dans l'enclos de Sainte Croix, une chapelle qui fut bénite en 1089, par l'évêque de Quimper.

♦ Abbaye bénédictine de Langonnet (fin du XI<sup>e</sup> siècle)  
Église de Priziac

Cependant, après l'expulsion des Normands, depuis le milieu du siècle, les moines de Landevennec étaient rentrés en Cornouaille et revenus à Langonnet. Ils durent reconstruire leur monastère entièrement ruiné. Leur église était terminée à la fin du XI<sup>e</sup> siècle. Il en subsiste, dans la grande nef de l'église paroissiale actuelle, la partie la plus rapprochée du sanctuaire. Les petites fenêtres en meurtrières, au-dessus des arcades en plein cintre, qui reposent sur des piliers faits de quatre colonnes jointes ou faisceaux de colonnettes, sont bien du roman primitif. Mais les chapiteaux massifs de forme cubique, faits de trois bloes juxtaposés, aux arêtes inférieures arrondies du côté des arcades, et surmontés d'un énorme tailloir carré, semblent remonter à une époque plus ancienne que le XI<sup>e</sup> siècle. Et voici en effet sur l'un des tailloirs, l'inscription « Jésus Nazarenus Rex Judeorum » en caractères carolingiens. Aussi sommes-nous amenés à penser que, dans cette nef du XI<sup>e</sup> siècle, de l'église de Langonnet, nous retrouvons les matériaux, peut-être les piliers avec leurs chapiteaux, de l'église abbatiale du IX<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire des origines. Ces chapiteaux furent décorés de combinaisons linéaires, d'enroulements d'inspiration celtique, d'animaux stylisés, d'une figure humaine. Mais toute

cette ornementation ne présente aucun relief. Les contours sont creusés dans la pierre et le sujet ne se détache pas de la masse. Comme à Sainte-Croix de Quimperlé, nous assistons ici à l'éveil de la sculpture en Bretagne. A la même époque, elle apparaît aussi en France, après un sommeil de plus de cinq siècles. Ses premiers essais sont encore bien timides.

L'église de Priziac ne doit pas être de beaucoup postérieure à celle de l'abbaye bénédictine du bourg de Langonnet. Elle en est visiblement une imitation par ses chapiteaux d'un seul bloc cubique aux arêtes arrondies, ou formés de trois blocs dont deux sur champ. Leur décoration s'inspire des mêmes motifs qu'à Langonnet. Plus variée, elle est aussi parfois d'un travail plus soigné. On y reconnaît avec surprise le swastika ou croix gammée, à l'entrée du sanctuaire, côté de l'évangile. Ce monument d'architecture romane, peu connu, mérite d'être conservé.

#### ♦ Quimperlé au XII<sup>e</sup> siècle

Sous l'administration des abbés de Sainte Croix, qui en étaient les seigneurs temporels, l'agglomération au confluent de l'Isolé et de l'Ellé avait pris l'aspect d'une ville avec ses rues, ses marchés, son port de commerce.

Au milieu du XII<sup>e</sup>, Quimperlé, malgré son peu d'étendue, avait atteint une importance qui le mettait au rang des treize premières villes de Bretagne. Le pays, écrit à cette époque un géographe arabe, Edrisi, fournit des ressources de toutes sortes, et les céréales y abondent. Aussi, bien que peu considérable, la ville

de *Kimberlin* est remarquable par ses marchés et son industrie. Son commerce est même parmi les plus actifs et les plus florissants de Bretagne.

Les revenus que procurait cette prospérité excitèrent les regrets des ducs, et le fils de Hoël, Alain IV Sergent, vers 1090, essaya de reprendre une partie des donations de son aïeul à Sainte-Croix. Il dut se contenter de son droit antérieur : cinq bouteilles de vin, le bois du champ clos et la moitié du ban lorsqu'un de ses hommes, un Poitevin ou un autre étranger, combattait en duel judiciaire contre un homme de l'abbé.

#### ♦ Conan III — Abbaye cistercienne de Langonnet Saint Maurice

En 1136, à la demande de la duchesse Ermengarde sa mère, le duc Conan III accorda la charte de fondation de l'abbaye cistercienne de Langonnet. Saint Bernard confia cette fondation aux moines de l'abbaye de l'Aumône, aujourd'hui du diocèse de Blois. Les nouveaux venus s'installèrent sur le bord de l'Ellé, près de la grande voie romaine Vorgium-Blabia, là même où se trouvait jadis la résidence de Morvan, sur le terrain de "Park-an-lis".

Vers 1148, Maurice Duault, de Croixanvec, alors trève de Noyal-Pontivy, entra, comme religieux novice, à l'abbaye de Langonnet. Trois ans plus tard, il en était élu abbé.

♦ Vicomté de Rohan (1120) et Kemenet-Guégan  
Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem  
(vers 1150)

Vers 1120, Geoffroy et Alain de Porhoët se partagèrent leur immense vicomté. Alain eut le pays de l'Out à l'Ellé, et du nom de sa résidence sur l'Out, il l'appela vicomté de Rohan. Le Kemenet-Guégan en devint dès lors une mouvance. Mais déjà, par mariage ou deshérance, il était retombé dans la main des vicomtes de Porhoët. Vers 1150, il appartient au second vicomte de Rohan, Alain II, qui établit les Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem à Locmalo et à Priziac. Dans cette dernière paroisse, ces religieux fondent la commanderie du Croisty (église de la Croix) à Quasgury et celle de Beauvoir à Lotavy. Puis ce furent, dans la Région de l'Ellé, Saint-Jean de Leuhan, Roudouallec en Gourin, Le Faouët (1), Redené près de Saint-Davy, Pont Men en Riec, toutes accompagnées d'une maladrerie souvent dédiée à Sainte Madeleine. Toutes ces commanderies avaient, à leurs débuts, une existence propre et relevaient du grand Prieuré d'Acquitaine. Elles seront plus tard groupées sous la dépendance du Palacret. De nombreux « clandy » ou petits hôpitaux de campagne, attesteront, dans le pays, la présence bienfaisante des Hospitaliers de Saint-Jean, des « moines rouges », comme disait le peuple, à cause de leur casaque rouge, sous leur manteau noir orné d'une croix blanche.

(1) Avec l'appui des vicomtes de Gourin, soit Bernard mort avant 1163, soit Tanki ou Rivallon ses fils.

♦ Conan IV - Abbaye Saint-Maurice  
de Carnoët (1177)

En 1154, Conan IV, ayant atteint sa majorité, réclama le duché de Bretagne à Eudon II de Porhoët, second mari de sa mère Berthe, fille de Conan III. Malgré sa jeunesse, c'était son droit strict, et le haut clergé, pour la plupart, le reconnut. L'abbé cistercien de Langonnet, Maurice, fut de ce nombre et il est probable que ses conseils déterminèrent Alain II de Rohan à prendre le parti de Conan contre son cousin de Porhoët. Malheureusement le jeune duc appela à son aide le roi d'Angleterre, Henri II Plantagenet, et il eut la lâcheté de lui abandonner l'administration de la Bretagne en 1166. Le château de Carnoët, sur le bord de la Laïta, était alors une de ses résidences préférées. Il l'avait relié à Vannes par un chemin qui suivait d'assez près le littoral et que l'on appelle encore « Hent Conan ». Peut-être Conan jugea-t-il bon de profiter des conseils du saint abbé de Langonnet ? Peut-être voulut-il le récompenser des services qu'il lui avait déjà rendus. En 1170, le duc donna aux cisterciens de Langonnet, pour y établir une communauté de leur ordre, plusieurs villages confinant à la forêt de Carnoët. Mais les temps étaient trop troublés. Enfin, en 1177, Maurice ayant remis sa démission d'abbé de Langonnet, partit avec quelques moines et fonda, près de l'embouchure de la Laïta, l'abbaye qui porte son nom. Il en fut abbé jusqu'à sa mort en 1191. Son corps fut déposé sous les dalles du chapitre. Mais sa réputation de sainteté attirant à Carnoët des foules toujours plus considérables, on dut le transporter dans l'église abbatiale, le lundi de la Pentecôte 1193. Ce sera désormais, pour le peuple, le jour de la fête de Saint-Maurice de Carnoët.



♦ Les bénédictins de Sainte-Croix  
dans le Haut-Ellé

Dès la fin du XI<sup>e</sup> siècle, Tanki I, vicomte de Gourin, avait fait donation, à Sainte-Croix de Quimperlé, de Pont-Brient en Guisriff, et les moines y avaient fondé un prieuré. Un siècle plus tard, ils recevaient, en Priziac les terres de Bresselien, de Murcel, de Penguern. Et parmi les donateurs et les témoins, on trouve Guégan an Coët, an Guen et Salic, qui ont laissés leurs noms à leurs manoirs de Les Coët, Minez Guen et Ker Salic. Quand aux religieux de Quimperlé, la chapelle Sant Ourloë (Gourloë) de Lanvénegen, et celle de Saoulow (sant Ourloë) en Lescoët, de Saint-Tugdual, ancienne trêve de Priziac, rappellent encore leur passage dans le Haut-Ellé.

♦ Un jugement sur la place de Gourin  
(29 Juillet 1218)

L'abbé de Sainte Croix possédait en Gourin, comme propriété privée personnelle, la terre de Lannuon. Sur cette terre vivait une nombreuse famille de tenanciers avec leur parenté. Chacun travaillait une portion de terrain, le chef de famille gardant pour lui la plus importante. Ils avaient droit, pour leur travail, au large nécessaire pour l'entretien de tous. Le surplus revenait au propriétaire qui devait toucher au moins, chaque année, le meilleur animal du domaine et deux sols à Noël, dix deniers pour une mesure de froment,

quinze deniers en août, un pain du meilleur blé, une poule et un peu d'avoine. Cela seulement eut été très peu, trop peu. Les tenanciers prétendaient pourtant garder pour eux tout le surplus. C'était s'affranchir de leur condition servile. Ils n'étaient point locataires et tous savaient, dans le pays, que Lannuon était la propriété privée taillable de l'abbé de Sainte-Croix. Celui-ci convoqua donc ses tenanciers à Gourin, sous l'if, devant l'église. Et il demanda aux "anciens" de la paroisse d'être arbitres entre lui et ses vassaux qui acceptèrent ce mode de jugement. Et les "anciens" reconnurent le droit de l'abbé qui pouvait tirer ce qu'il voulait de Lannuon, sa terre taillable.

On voit que la condition d'un tenancier taillable était, en Bretagne, celle d'un ouvrier dont le traitement consisterait en tout ce dont il a besoin pour lui et sa famille. Il ne pouvait quitter sa terre, mais le propriétaire ne pouvait non plus le renvoyer.

♦ Un duel judiciaire à Quimperlé (1232)

Un paroissien de Clohars-Carnoët, nommé Sorbor, vassal de Sainte Croix de Quimperlé, fut convaincu d'avoir volé une pièce de toile et traduit devant le tribunal de l'abbé. Avant de porter contre lui une sentence définitive, le juge lui laissa la possibilité de sauver sa vie en prouvant son innocence par une victoire dans un combat singulier. Il eut lieu dans le champ clos de l'abbaye. Sorbor fut battu et condamné à être pendu. Alors, le bourreau, qui habitait sur le port, près de la porte Haëleun, conduisit l'homme aux patibulaires de Kergostiou et l'y suspendit, haut et court, par son pauvre cou. Nos pères n'étaient pas tendres pour les voleurs.

♦ Apparition de l'architecture ogivale :  
les salles capitulaires de Langonnet et de Carnoët,  
N.-D. de l'Assomption, Saint-Colomban et  
Saint-Michel de Quimperlé (XIII<sup>e</sup> siècle)

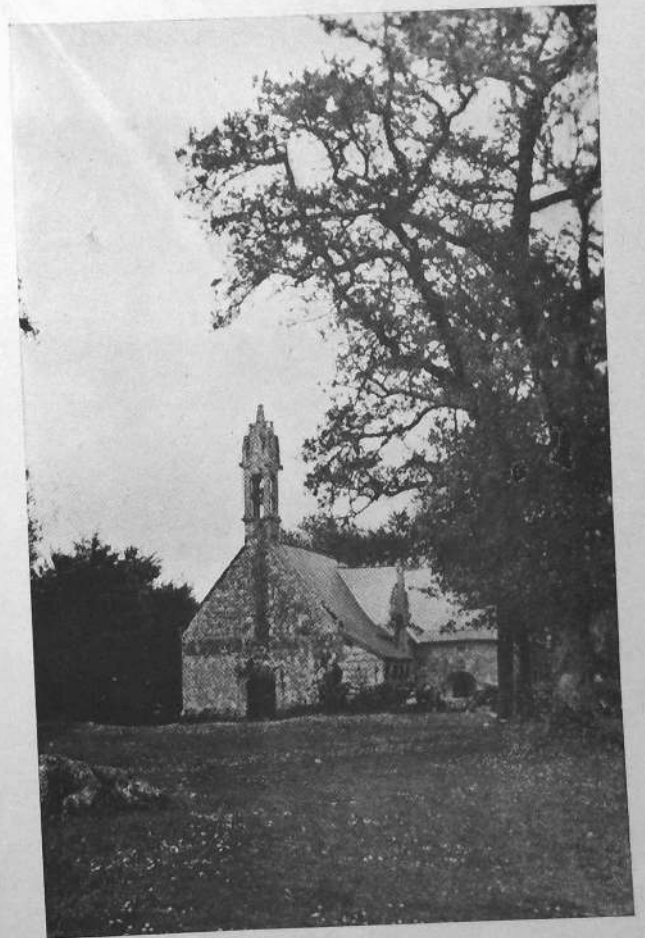
Un siècle après leur fondation, les monastères cisterciens de Langonnet et de Carnoët durent être reconstruits. Il en reste, à Langonnet, la salle capitulaire que nous admirons encore aujourd'hui (1). Avec ses deux nefs de trois travées chacune, et ses deux fines colonnes sur la ligne médiane, elle appartient au type le plus habituel de la première grande période gothique. Elle ne semble pas de beaucoup antérieure à 1250.

Pendant que les Cisterciens réédifiaient leurs abbayes, les Bénédictins de Sainte-Croix construisaient, à Quimperlé, les deux églises paroissiales Saint-Michel et Saint-Colomban. La vaste église Saint-Michel a été démolie en 1765 et le culte transféré à Notre-Dame de l'Assomption.

De Saint-Colomban, il reste le portail en ruines. Dans la porte à plein-cintre qui s'ouvre au milieu, on reconnaissait encore naguère les gorges et les tores du XIII<sup>e</sup> siècle. Mais au-dessus, la haute fenêtre conserve dans son cintre, quelques restes de ses compartiments flamboyants du XV<sup>e</sup> siècle. On semble y reconnaître la pointe d'une fleur de lys, preuve d'une reconstruction partielle de l'édifice à cette époque.

Quand à Notre-Dame, au milieu de sa restauration également du XV<sup>e</sup> siècle, elle a heureusement conservé des éléments importants de l'église primitive. Ce

(1) Celle de Carnoët, de la seconde moitié du XIII<sup>e</sup> siècle, toute semblable, mais plus élancée, a été détruite pendant la guerre mondiale 1939-1945.



SAINT-TUGDUAL : Saint-Guen

sont la nef centrale et les portes latérales percées au fond des porches. Les fenêtres de la nef centrale, étroites et élancées, dont une seule a conservé ses vieux meneaux, la corniche moulurée, les contreforts sont bien du XIII<sup>e</sup> siècle. Et de même, dans les deux portes latérales, les colonnettes des ébrasements, avec leurs chapiteaux feuillagés, les nervures des vousoirs qui les encadrent, rappellent si bien l'architecture et la flore du chœur et de l'abside de la cathédrale de Quimper, que l'évêque Raynaud venait de terminer au début de ce XIII<sup>e</sup> siècle.

Les églises Saint-Colomban et Saint-Michel furent bâties par les moines de Sainte Croix pour les deux paroisses dont ils avaient la charge. Notre-Dame de l'Assomption le fut par les paroissiens eux-mêmes de Saint-Michel et de Saint-Colomban. Elle était en effet, originairement, l'église municipale où se réunissaient les habitants pour délibérer de leurs intérêts communs. Car si l'organisation municipale n'existe pleinement, en Bretagne, qu'à partir du XV<sup>e</sup> siècle, l'institution civile de la paroisse bretonne, fondée sur le "plou" primitif, est complètement organisée et en plein fonctionnement, dès le début du XIII<sup>e</sup> siècle. A Quimperlé, avec les riches abbayes et l'évêque de Quimper, la ville est déjà capable d'introduire dans la Bretagne occidentale, où elle devait connaître une incroyable vogue, cette merveilleuse architecture ogivale que la France venait de révéler au monde, dans les cathédrales de Reims et de Chartres.



♦ Le duc Jean I<sup>er</sup> le Roux (1237-1286) :  
L'Abbaye blanche et le Bourg-Neuf de Quimperlé.  
L'Abbaye de la Joie et le Nouvel Hennebont.

Les guerres qui désolèrent la Bretagne sous Conan IV, et après son abdication, causèrent la ruine et la disparition de nombreuses familles nobles. Dès le début du XIII<sup>e</sup> siècle, le Kemenet-Heboë était tombé en quenouille. Il fut alors démembré en trois châtellemies : la Roche Moysan entre le Scorff et l'Ellé ; - le Pontcallec au nord, - et au sud la Seigneurie de Treisfaven, appelée aussi " fiefs de Léon " parce qu'elle forma la dot d'une fille mariée, avant 1218, à Hervé II de Léon.

La vicomté de Gourin allait subir le même sort. Mais la Seigneurie de Sainte Croix et la ville de Quimperlé, qui avaient échappé aux dévastations, connaissaient sous l'administration des moines, une prospérité toujours croissante. Le duc Jean I<sup>er</sup> le Roux avait, comme son père, un désir insatiable d'augmenter la puissance ducale. Plus avisé il préférerait y arriver par la chicane et la procédure, moins dangereuses et moins coûteuses que la guerre. Il s'attaqua d'abord aux moines de Sainte Croix. En 1238, il émit des prétentions sur les taxes perçues à la cohue, sur le sel et certaines maisons de la ville. Mais il ne put rien obtenir de l'abbé Riwallon.

Alors il se tourna vers le Kemenet-Heboë et il confisqua, en 1241, à son profit personnel, le droit de " bref " ou permis de naviguer, délivré par les seigneuries côtières. Hervé III de Léon prit aussitôt les armes pour défendre ses privilèges. Avec ses vassaux du Kemenet-Heboë, il brûla le château que le duc

possédait à Quimperlé. Hervé III mourut sur ces entrefaites, et les hostilités s'arrêtèrent là. Mais Jean Le Roux ne se tint pas pour battu et prépara sa revanche.

En face de l'abbaye de Sainte Croix, sur l'autre rive de l'Ellé, il bâtit, en 1234, un couvent de Dominicains, peut être dans les ruines du château brûlé par Hervé III de Léon. En même temps, il remit à neuf le château de Carnoët en Clohars, et entourra le parc de hauts murs en pierres. Pensait-il que le Bourg-Neuf surplanterait un jour Quimperlé et qu'il dépouillerait les moines à son profit ?

Toujours est-il qu'à la même époque il procéda ainsi contre Hervé IV de Léon. Sur la rive gauche du Blavet, en face du vieil Hennebont, il construisit une nouvelle ville qu'il entourra de murailles et qui usurpa même le nom de sa rivale. Mieux placée, mieux défendue, elle commençait sous des auspices plus favorables que celles du Bourg-Neuf. Et pour lui attirer les bénédictions célestes et terrestres, la duchesse Blanche de Navarre y fonda une abbaye cistercienne de femmes : la Joie-Notre-Dame. Mais les choses n'allaient pas assez vite au gré de Jean Le Roux. En 1265, il acheta la châtellemie de Pontcallec (1) qui possédait le vieil Hennebont en indivis avec la seigneurie de Treisfaven. Dès lors, c'était le triomphe assuré du Nouvel Hennebont.

Quatre ans plus tard, il reprenait ses prétentions sur Quimperlé. Contre la moitié du Bourg-Neuf, qui décidément ne faisait pas merveille, il obtint de l'abbé Daniel, la moitié du produit de ses moulins, de ses fours et des taxes perçues à la cohue. C'était donner

(1) A la même époque, il achetait également la vicomté de Gourin.

un œuf pour obtenir un bœuf. Ce n'était pas encore assez. En 1271, il arrachait à l'abbaye de Sainte Croix la plupart de ses privilèges judiciaires.

Le 5 Août 1288, la duchesse Blanche de Navarre, femme de Jean Le Roux, décédait au château de Tour-Ellé en Glomel, près de l'étang de Plouray. Le 14 elle fut enterrée à la Joie-Notre-Dame d'Hennebont. En 1296, son fils le duc Jean II fit donation définitive de la châtellenie de Plouray à Hervé IV de Léon, sans doute en compensation de ce que son père lui avait extorqué, sous prétexte de réparation, pour les torts de ses parents.

#### ♦ Guerre de Succession : massacre de l'armée espagnole près de Quimperlé (1342)

A la mort de Jean III en 1341, Charles de Blois et Jean de Montfort se disputèrent la Succession au Duché. Dans sa randonnée à travers la Bretagne, Montfort se fit reconnaître à Hennebont, à Quimperlé, à Guéméné-Guégan. Mais la Roche-Périou repoussa ses envoyés. Pendant cinq jours, il l'assiégea inutilement, et puis continua sa campagne.

Durant l'été de 1342, Charles de Blois vint assiéger Hennebont, où s'était enfermée Jeanne de Flandre, épouse de Jean de Montfort. Ses alliés, Louis d'Espagne et le génois Ayton Doria, en profitèrent pour piller la côte, du Blavet à l'Odet, avec une telle rapacité que les populations s'enfuirent vers l'intérieur. Débarqués au Pouldu, ils ravageaient la région de Quimperlé lorsque l'arrivée des Anglais obligea Charles de Blois à lever le siège d'Hennebont. Alors Gautier de Mauny et les chefs du parti de Montfort s'embarquèrent sur les

nefs d'Hennebont, avec 2.500 hommes, et allèrent surprendre la flotte hispano-génoise ancrée dans le havre du Pouldu. Après en avoir expédié les gardiens, ils se lancèrent à la recherche des pillards, que les paysans harcelaient, tuant ceux qui s'écartaient de la bande. Averti qu'ils revenaient vers leurs vaisseaux, Mauny disposa ses troupes dans la lande de Roscaquen, en Redené. Avec un groupe il reçut lui-même le premier choc. Au fort de la bataille, ses deux autres bandes sortirent de leur cachette. Les troupes de Louis d'Espagne furent rompues et les soldats de Mauny, ainsi que les paysans, se précipitant sur elles, les mirent en déroute. Des 3.000 hispano-génois, 300 à peine purent s'échapper. Les autres furent massacrés. Louis d'Espagne et Doria se sauvèrent, mais le neveu de messire Louis, Alphonse d'Espagne, était parmi les morts. Ils furent enterrés sur le tertre de Saint Yhuel, appelé depuis « *Ros verret* » le tertre du cimetière. Les blessés furent transportés dans un « *clandy* » ou hôpital des environs, sur la route de Redené. De l'argent inutilisé, reçu pour les soigner, on bâtit la chapelle de l'Hôpital où furent inhumés ceux qui ne purent survivre à leurs blessures. On y a trouvé des armes anciennes.

#### ♦ Guerre de Succession : la Roche-Périou — Le Faouët — Guéméné - Guégan (1342)

Cependant Charles de Blois s'emparait d'une grande partie de la Bretagne. En octobre 1342, il occupait Carhaix et Guéméné.

Après le massacre de Roscaquen, Gautier de Mauny s'en fut assiéger les châteaux du Faouët et de la Roche-Périou, également au parti de Blois. Mais le

capitaine de la Roche-Periou réussit à prévenir Charles de Blois, alors à Carhaix. Gautier de Mauny dut se retirer à Hennebont, que Charles de Blois vint assiéger pour la deuxième fois.

♦ **Guerre de Succession : Jean de Montfort**  
(1345)

En 1345, Jean de Montfort, échappé de Paris où le roi de France le retenait prisonnier, avait repris la tête de son parti. Malheureusement, il échoua devant Quimper, qu'il voulait reprendre à Charles de Blois. A son tour, il dut se réfugier dans Hennebont, où il se croyait en sûreté. La mort l'y surprit le 26 Septembre 1345. Son corps fut inhumé à Quimperlé, dans l'église Sainte Croix, et transféré, dès que les événements le permirent, dans l'église des Dominicains, au Bourg-Neuf. Après bien des vicissitudes, les ossements de Jean de Montfort sont aujourd'hui, par les soins de M. Hersart de la Villemarqué, dans un édicule, près de la porterie de la maison de la Retraite, qui a remplacé l'abbaye dominicaine.

♦ **Guerre de Succession : le capitaine anglais**  
**Roger Davy — le Kemenet Guégan**

Jean de Montfort ne laissait qu'un fils de trois ans élevé en Angleterre, où Charles de Blois était lui même prisonnier en 1347. Edouard III ne songea plus, dès lors, qu'à exploiter la Bretagne pour sa guerre contre la France. Il en afferma les seigneuries à ses capitaines, qui les mirent en coupes réglées. Un aventurier, Roger Davy ou Davidson, reçut ainsi, dans la Région de l'Ellé, Quimerc'h en Bannalec, Quimperlé avec sa seigneurie, et le Kemenet-Guegan.

Quimerc'h, ancienne juveigneurie de Cornouaille, venait de passer dans la famille du Haut-Bois (Coat-uhel) par le mariage d'Alix de Quimerc'h avec Jean du Haut-Bois, seigneur du dit lieu en Lothea.

Le Kemenet-Guegan appartenait aux Beaumetz. Robert de Beaumetz, d'une famille picarde, avait suivi son cousin, Pierre de Dreux, quand il devint duc de Bretagne, en 1213. En 1251, il épousa, en secondes noces, Mabile de Rohan, qui lui apporta en dot le Kemenet-Guegan. Du parti de Charles de Blois, comme les Rohan, leurs suzerains, les Beaumetz se virent aussi confisquer leur seigneurie, par Edouard III d'Angleterre. Roger Davy ne sut pas conserver la Roche-Periou dont Charles de Blois s'empara, en 1359. Mais Montfort la reprenait en 1364. On comprend l'acharnement des partis à tenir cette place qui leur assurait la Région du Haut-Ellé. Cette même année 1364, Roger Davy se faisait tuer à la bataille d'Auray, qui assurait le triomphe définitif du fils de Jean de Montfort, le duc Jean IV. Jeanne de Rostrenen, veuve du vicomte de Rohan Josselin, qui avait épousé ce Roger Davy, donna le Kemenet-Guegan au duc, et Jean IV le rendit à Jeanne de Beaumetz, héritière de la famille. Celle-ci le vendra au vicomte de Rohan, Jean I<sup>er</sup>, pour son fils Charles, qui commencera la tige des Rohan Guéméné, par son mariage avec Catherine du Guesclin, fille du Connétable.

Ce Jean I de Rohan, qui avait épousé, en premières noces, Jeanne de Léon, héritière de Hervé VII, adjoignit à ses domaines, dans la Région de l'Ellé, les seigneuries de Treisfaven et de Plouray (1). Enfin,

(1) La seigneurie de Plouray, mouvance de la vicomté de Rohan, comprenait Plouray, Mellionec, Saint-Caradec Tregomei.



en 1382, il acheta encore aux Vendôme, la seigneurie de la Roche-Moysan, qu'il joignit au Kemenet-Guegan et à la Roche-Periou.

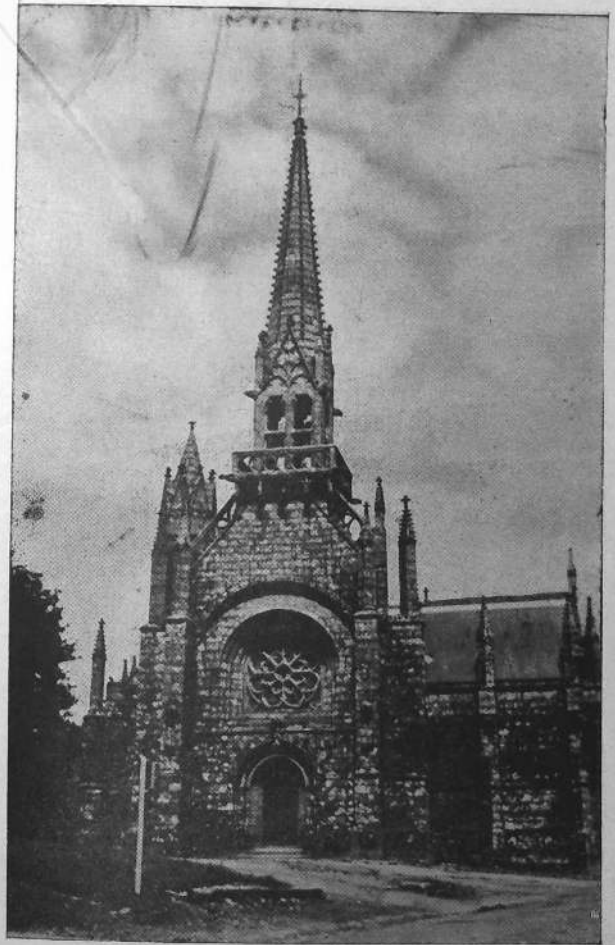
♦ **Le duc Jean IV chassé de Bretagne  
Duguesclin prend Quimperlé et Le Fauët**  
(1373)

L'anglomanie de Jean IV exaspéra les Bretons et du Guesclin vint le chasser de Bretagne. Le duc avait mis une garnison anglaise à Quimperlé, sous le commandement de Jehan du Ros. Elle refusa de se rendre. Du Guesclin fit alors canonner la place, s'en empara, et Olivier de Clisson ordonna de passer par les armes tous les Anglais. L'abbaye et la ville furent pillées. Dans le sac de l'abbaye, les soudards emportèrent le martyrologe, la règle de Saint Benoît, et le nécrologe.

Le château du Fauët se rendit.

♦ **Le castel de la Motte Marciot.  
Jean IV devant Quimperlé (1375)**

En 1375, le capitaine anglais Jean Devereux, gouverneur de Brest, pensa que le pays de Quimperlé pouvait encore lui être d'un bon rapport, même après Davidson. A deux lieues de la ville, sur la vieille route du Fauët, il releva les fortifications de la Motte Marciot, qu'il garnit d'une excellente artillerie. Et de ce " Nouveau Fort ", se mit à piller, rançonner la région, si bien qu'on n'osait plus aller d'une ville à l'autre. On en fit une chanson, où le peuple criait sa misère et appelait à son aide. Elle parvint aux oreilles des Rohan,



KERNASCLÉDEN : l'Église

Clisson, Laval, Beaumanoir et Rochefort occupés au siège de Lamballe. Aussitôt ils accourent avec 200 lances, et assiègent le Nouveau Fort, dont l'artillerie triompha de tous les assauts. Jean IV, qui est devant Saint-Brieuc, en est bientôt informé. L'occasion est trop belle de s'emparer des cinq barons de Bretagne, ses pires ennemis. Il saute à cheval avec plus de 3.000 anglais, et au galop vers la Motte Marciot. Déjà ils entendaient, au loin, le bruit de cette cavalerie, quand nos bretons comprirent le danger. Aussitôt, ils enfourchent leurs montures, franchissent à toute allure les deux lieues qui les séparent de Quimperlé, s'engouffrent dans la ville et ferment les portes devant les anglais qui sont sur leurs talons, mais trop fatigués pour attaquer immédiatement. Jean IV ne peut que bloquer les portes de la ville. Dès le lendemain, il donne l'assaut, qu'il renouvelle le jour suivant. Mais les assiégés ont eu le temps d'organiser la défense. Cependant ils savent que la faim aura raison de leur courage, et ils offrent de se rendre à rançon. Mais Jean IV les veut à sa discrétion, et dans huit jours s'ils ne sont pas secourus. Force leur fut d'accepter. Le duc se croyait déjà le maître de ses ennemis. Il triomphait. On était au 26 Juin. Le 27, à Bruges, la trêve était signée entre la France et l'Angleterre, impliquant la Bretagne, où les messagers se rendirent sans tarder. Le 2 Juillet, ils étaient devant Quimperlé. Les barons devaient se rendre le lendemain. Mais les Anglais levèrent le siège aussitôt, malgré la colère de Jean IV, qui vit ses adversaires lui échapper.

#### ♦ L'hiver de 1380-81

En 1380, le roi Charles V voulut mettre la main sur la Bretagne. Les Bretons rappelèrent alors le duc

Jean IV, qui dut cependant congédier les troupes anglaises. Toutefois, elles furent contraintes d'hiverner en Bretagne. Deux divisions furent dirigées sur Hennebont et Quimperlé, qui refusèrent de les recevoir dans leurs murs. Elles campèrent donc dans les faubourgs et sur la campagne. Hommes et bêtes souffrirent beaucoup du froid et de la disette. Les habitants leur vendaient les vivres quatre fois leur valeur et souvent les leur refusaient à n'importe quel prix. Ils mangèrent du pain de chardon. Quand ils allaient au fourrage, les garnisons des châteaux voisins, qui appartenaient au vicomte de Rohan, leur tombaient dessus et les massacraient. La plupart de leurs chevaux crevèrent. Dès les premiers beaux jours, en avril, ils s'empressèrent de déguerpir.

♦ **Le Dréors en Priziac (fin du XIV<sup>e</sup> siècle)**

De la fin du XIV<sup>e</sup> siècle est le château du Dréors, en Priziac, dont les ruines imposantes, sous leur épais manteau de lierre, dominant encore, altières, les frondaisons d'alentour. Ses grandes chambres, et ses vastes salles, aux cheminées monumentales, ses fenêtres à croisillons, sa tourelle très haute qui dominait le pays, ses lucarnes sculptées en faisaient une des belles demeures seigneuriales de l'époque.

Le Dréors était une juveigneurie de Guéméné, fondée en faveur d'un cadet de Beaumetz. Aussi les seigneurs du Dréors comptaient-ils parmi la plus haute noblesse de Bretagne, remplissant à la cour des ducs les plus hautes charges. Leur seigneurie jouissait de haute, moyenne, et basse justice. Les armes du Dréors, comme maison noble, étaient celles de Beaumetz : " de sable à la croix engreslée d'argent ".

Dès avant 1362, la famille Beaumetz du Dréors était fondue dans le Scanff. Comme pour beaucoup d'autres maisons nobles, la Guerre de Succession avait éteint sa lignée masculine. Les Le Scanff jouirent des mêmes honneurs que leurs prédécesseurs et furent, au XIV<sup>e</sup> siècle, puis au XV<sup>e</sup>, écuyers, chambellans, pensionnaires des ducs de Bretagne. Ils élevèrent le château dont nous admirons les ruines et qui remplaça la demeure détruite pendant la guerre de Succession.

Par suite d'alliances et d'héritages, la seigneurie du Dréors passera successivement dans les familles de Talhoët Kerservant (1591), de Volvire du Ruffec (1632), pour devenir par acquêt, en 1686, la propriété des Lopriac, de Carven en Langonnet.

♦ **Baronnie de Quimerç'h (1420)**

Les Penthièvre ne pouvaient se consoler du triomphe des Montfort. Dans leur dépit, ils osèrent porter la main sur le duc Jean V et le retinrent prisonnier, soulevant contre eux la réprobation universelle. Le jeune seigneur de Quimerç'h en Bannalec, Hevin du Haut-Bois, se fit remarquer par son zèle pour la délivrance du duc. Jean V lui en sut gré. Il le gratifia d'une charge de chambellan, puis il érigea la terre de Quimerç'h en baronnie, avec attribution d'une justice partibulaire à quatre pilliers.

♦ **Crise économique au début du XV<sup>e</sup> siècle  
L'abbé Henri de Lespervez**

Les guerres de la Succession et du règne de Jean IV amenèrent une pénurie de vivres et de produits divers, qui troubla profondément la vie sociale. La



soif de l'or s'empara de tous les Bretons, paysans, ouvriers et commerçants, qui se livrèrent à la spéculation et à l'exploitation. Par des règlements draconiens, le duc Jean V réussit à enrayer ce désordre. A Quimperlé, l'abbé de Sainte Croix, Henri de Lespervez, dut intervenir souvent pour assurer le ravitaillement de la population. Un certain Jehan Le Saint fut condamné pour vendre le pot de vin plus de six sols huit deniers. Une trentaine de boulangères furent sommées de faire des pains de quatre deniers, doubles de ceux qu'elles vendaient. Une ordonnance interdit de revendre, par la ville et les faubourgs, les denrées de consommation avant quelles n'eussent été exposées, pendant une heure, sous la cohue. On essayait évidemment de se soustraire à cette discipline. Mais le châtement ne se faisait pas attendre. Et la vie reprit bientôt son cours normal.

Le zèle de l'abbé Henri de Lespervez pour le soulagement des misères du peuple lui valut l'estime et la vénération de tous. Il mourut à Quimperlé et fut enterré dans la crypte de Sainte Croix, près de Saint Gourloë. Plus tard on éleva sur son tombeau un cénotaphe en kersanton.

♦ **Notre-Dame de Kernascléden (1430-1464)**  
**Notre-Dame de l'Assomption de Quimperlé (avant 1442)**

Les XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles ont été pour la Région de l'Ellé, une période de splendeur architecturale.

L'église de Kernascléden, en Saint-Caradec, dans la châtellenie de Plouray, est la première née, sous les auspices d'Alain VIII, vicomte de Rohan, et d'une

duchesse de Bretagne, Jeanne de France (1) fille de Charles VI, épouse de Jean V.

Commencée en 1430, elle était solennellement consacrée en 1453 ; mais les voûtes de pierres ne seront posées qu'en 1464.

Quel charme se dégage de cet ensemble : clocher très fin de la façade occidentale, pinacles à fleurons semés à profusion, comme autant de clochers plus petits, sur les contreforts, — délicats réseaux de pierres des deux roses, — guirlandes de feuillages et de festons des portails, — mouchettes des balustrades, — pignons aigus du croisillon et du grand porche, — c'est, dans une harmonie de lignes que rien ne dérange, la décoration la plus fleurie qui se puisse imaginer sans surchage.

Quant aux peintures, également du XV<sup>e</sup> siècle, qui ornent la voûte et les murailles : anges musiciens du transept nord, — Resurrection du Christ de l'Arc triomphal, — scènes apocryphes de la vie de la Vierge sur les murailles au-dessus des grandes arcades, — c'est, écrit Maurice Denis " un des ensembles les plus complets, les mieux conservés et les plus caractéristiques de la vieille peinture française ".

Comme le reste du pays, Quimperlé ne sortit point indemne des guerres de Succession. Saint-Michel, Saint-Colomban et Notre-Dame durent être, en grande partie, reconstruits. Le duc Jean V vint au secours de la population trop éprouvée pour refaire seule la chapelle municipale. Sa libéralité permit d'élever un édifice digne de la piété du prince à qui l'on devait

(1) Ses armes, mi-parties de Bretagne et de France, sont sculptées à l'une des clefs de voûte.

Notre-Dame du Folgoët. Les deux porches et la partie supérieure de l'église avec la tour sont de lui.

A l'intérieur, c'est une grande richesse de colonnettes, de voussures, de nervures. Au lieu des lambris de la nef, cette partie est voûtée de pierres supportées par des arcs ogives. A l'extérieur, la tour, comme celle de Saint-Corentin de Quimper récemment terminée, porte au sommet de son massif carré, une triple couronne de galeries ajourées de petites arcades que les tourelles d'angle surmontent ainsi que des fleurons.

Mais la merveille de Notre-Dame de Quimperlé c'est son porche nord, merveille de grâce et de richesse. Sous une facade à rampants hérissés de crossettes, une immense arcade, ornée de feuillages et de fines colonnettes, encadre deux autres arcades jumelles plus petites, au cintre découpé en redents, et portées sur un trumeau central. Autour de ce trumeau, un bénitier, soutenu par un soubassement à arcatures gothiques, est couronné d'un dais à petits pignons et à frise de feuillage. Les angles de ce porche sont appuyés par deux solides contreforts à niche, surmontés d'un pinacle. Dans une de ces niches, sous les traits de Saint Michel, le sculpteur a représenté le duc Jean V en chevalier, coiffé d'une toque, tenant de la main gauche son écu timbré d'une croix, tandis que la main droite portait une lance. A l'intérieur du porche, les douze apôtres nichaient sous de superbes dais. Il en reste trois, échappés au vandalisme de la Révolution.

La partie supérieure de ce porche nord est aménagée en chambre éclairée par une large baie sur le côté ouest. Il en est de même dans le porche sud. C'est là que se tenait l'assemblée des notables de la ville qui, sous Jean V déjà, députait aux Etats de Bretagne.

#### ♦ Les lépreux de Trévalaire en Quimperlé (1453)

Vers le milieu du XII<sup>e</sup> siècle, un homme atteint de la lèpre fit don, à Sainte Croix de Quimperlé, du lieu-dit Locdeleau, en Trévalaire, pour y construire des logettes où les lépreux se retireraient. La séparation complète des autres hommes était alors le seul moyen efficace d'arrêter la contagion de ce terrible mal; et l'Eglise l'imposa.

En 1453, le chambrier (infirmier) de Sainte-Croix, assisté des deux barbiers médecins de la ville et d'un jury de lépreux et de lépreuses de Locdeleau, déclara atteint de la lèpre Yves Le Bihan, paroissien de Saint-Michel, et prononça contre lui une sentence d'internement à la léproserie de Trévalaire.

Après avoir été confessé et mis en extrême-onction, Le Bihan fut conduit à l'église. Couvert d'un drap noir, il s'assit près d'une croix entourée de cierges allumés et entendit chanter pour lui l'office des morts. Après la cérémonie, il prit la croix et un prêtre le conduisit au village de Locdeleau. Le conseil de fabrique de Saint-Michel y mit à sa disposition une maisonnette avec le mobilier, les ustensiles et le linge nécessaires. Et ce fut l'occasion de quelques réjouissances pour les pauvres lépreux au milieu desquels il devait vivre désormais.

#### ♦ L'abbaye cistercienne de Langonnet : Les abbés de Kermen et de Kergoët

On devine le sort que firent à l'abbaye de Langonnet, comme à toute la Région du Haut-Ellé, les troupes

également pillardes des deux partis qui se disputèrent, pendant la Guerre de Succession, la Roche-Periou, Le Faouët, Guéméné. Le monastère fut ruiné en grande partie et alors disparurent tous les titres anciens de fondation et de donations. En 1387, le chapitre général de l'Ordre Cistercien enregistrait son état de dévastation et le dispensait en conséquence de toutes taxes et arrérages. Six ans plus tard, Guillaume de Kermen était nommé abbé par le pape Clément XII d'Avignon. Il devait être originaire de Kermen ou Carven, à un kilomètre à l'ouest de l'abbaye, qui passe pour la plus ancienne seigneurie de Langonnet. A la mort de Guillaume de Kermen (1435), cette seigneurie appartient encore à la famille de ce nom. Mais avant la fin du siècle, elle passera dans la famille de Lopriac.

Le chapitre général de Citeaux de 1442, constatait, une seconde fois, l'état de dévastation de l'abbaye de Langonnet "qui n'a pas encore été réparée". Puis nous arrivons enfin aux abbés de Kergoët, Henri et Vincent, qui la rebâtissent entièrement entre 1470 et 1518.

La famille de Kergoët originaire du château de Kergoët en Priziac, habitait Tronjoly en Gourin. Ses armes étaient "d'argent à cinq fusées de gueule, accompagnées en chef de quatre roses de même" avec la devise : « El christen mad me beue en Doue » : « En bon chrétien je vis en Dieu ».

#### ♦ Saint-Fiacre et Sainte-Barbe du Faouët Saint-Philibert de Moëlan (fin du XV<sup>e</sup> siècle)

La beauté de Notre-Dame de Kernascléden excita l'émulation des seigneurs du Faouët. En 1481, Jean IV de Boutteville bâtit la chapelle de Saint-Fiacre. "D'une structure moins raffinée que sa noble rivale, la beauté

de Saint-Fiacre est faite de son charme rustique, de son clocher à balcon et tourelles, de son porche voûté, de ses vitraux qui valent ceux de bien des cathédrales (1), de son mobilier de bois sculpté et peint, et surtout de son jubé qui est une pure merveille (2).

Sur une clôture à jour surmontée d'une galerie de style flamboyant, le sculpteur a prodigué une décoration d'une richesse inouïe. Une dentelle ingénieuse festonne les arcades et dessine dans les soufflets et les écoinçons de la clôture, sur les panneaux de la galerie, les plus capricieuses arabesques. Et dans ce cadre si joli, des sujets profanes d'une incroyable fantaisie, voisinent avec les personnages et les scènes évangéliques. Sous un Christ grêle entre les deux larrons qui se tordent, pendus à leur croix, des marmousets en liesse, des chats, des canards folâtrent, accrochés aux clefs pendantes des arcades qui supportent la Vierge et l'Ange de l'Annonciation, Adam et Ève chassés du Paradis, l'Ange et le serpent, Satan parmi le feuillage. Plus bas, sur la frise de la clôture, auprès du Christ qui sort du tombeau, un renard prêche des poules qui se saisissent de lui et le condamnent au supplice. Sur la face intérieure de la galerie, un paysan porte un mouton, un autre cueille des pommes, un ivrogne tient un baril et vomit un renard, deux amoureux se promènent. Voilà bien une inspiration qui ne pêche point par la monotonie. Une inscription nous apprend que "l'an mil quatre cent quatre vingt fut fait cest hœupvre par Oliv. Loergan". Nul sculpteur breton ne fit preuve d'une verve plus heureuse que cet artisan de Quimperlé. Pour qui travaillait-il! Son jubé terminé un an avant

(1). Le vitrail du transept sud est sorti des verreries de P. Androuet, de Quimperlé en 1552.

(2). « L'Art breton » de Henri Waquet.



la chapelle ne semble pas avoir été fait pour elle. C'est avec peine que l'on y découvre, sur les montants de la porte, quelques détails tirés de la légende de Saint-Fiacre. Au pied du jubé est la statue agenouillée de Jean IV de Boutteville, à la générosité de qui l'on doit cette merveille.

Sainte-Barbe du Faouët fut construite en 1489 par un sieur de Toulbodou, en Locmalo. Chassant dans la vallée de l'Ellé, il fut surpris par un orage. Sur le point d'être broyé par un rocher que la foudre avait détaché du flanc de la colline, il fit vœu à Sainte Barbe, si elle le protégeait, de lui bâtir une chapelle. Il voulut que cette chapelle s'élevât sur le lieu même où s'était manifestée, à son égard, la protection de la Sainte. Et de la nécessité de s'adapter à une situation locale inattendue est née cette improvisation architecturale la plus charmante : réduite à un transept et à un chœur voûtés d'ogives, Sainte-Barbe du Faouët vertigineusement assise dans l'anfractuosité de sa roche à pic, au-dessus d'un tumulte de ronces, de petits chênes et d'eaux vives, dans un lacis d'escaliers capricieux et de ponceaux à balustres (1).

Les vitraux du chevet représentent d'un côté Jean de Boutteville et ses cinq fils (2), de l'autre Marie de Quimerç'h, sa femme, avec ses filles. On y reconnaît également les armes des Boutteville : « d'argent à cinq fusées de gueules en fasce » et celles des Toulbodou : « d'or semé de feuilles de houx de sinople ».

Cependant, à son tour, Saint Fiacre avait fait école à Moëlan où fut rebâtie, près du bourg, la chapelle de Saint-Philibert (3). Son clocher à flèche pyramidale

(1). « L'art breton » de Henri Waquet.

(2). le 4<sup>e</sup> est le futur abbé de Langonnet.

(3). La dévotion bretonne au fondateur de l'abbaye de Noirmoutier est très ancienne. Au IX<sup>e</sup> siècle, le Comte de Cornouaille, Gradlon Flamm, qui fonda l'abbaye de Langonnet, se retira à Noirmoutier où il finit ses jours.

soutenue par des colonnes rondes est visiblement inspiré de celui de Saint-Fiacre du Faouët. La dévotion à Saint Roch, devenu bien plus tard co-patron de la chapelle, y attirait de nombreux pèlerins de la ville de Quimperlé, qui attribuait à ce Saint d'avoir été délivrée de la peste.

Près de la chapelle s'élève un calvaire à trois croix, celles du Christ et des deux larrons. Avec la fontaine à double bassin, de Saint-Philibert et de Saint-Roch tous ces vieux monuments de granit, à l'ombre des grands chênes du placître, forment un ensemble très pittoresque qui attire encore, à la belle saison, pèlerins et touristes.

#### ♦ Le nouveau bourg de Langonnet

Vraisemblablement pendant les Guerres de Succession, les Bénédictins de Landévennec abandonnèrent leur abbaye de Langonnet, laissant aux Cisterciens la charge du ministère paroissial, avec au moins une partie de leurs biens. Ces derniers résolurent de faire de l'église abbatiale des Bénédictins le centre religieux de la paroisse. Autour d'elle, peu à peu, se forma une agglomération qui supplanta l'ancien bourg, près de l'ermitage ou " lann " de Saint-Connet, dont la chapelle était depuis 818 dédiée à Saint Maur. Cette nouvelle agglomération occupa même, en partie du moins, les locaux du monastère bénédictin. Le groupe de maisons situées vers le chevet de l'église s'appelle encore " an abbaty zu " : " l'abbaye noire ", c'est-à-dire " l'abbaye bénédictine " pour la distinguer de l'abbaye cistercienne dont les moines étaient vêtus de blanc. A Quimperlé de même, l'abbaye Sainte-Croix s'appelle encore " l'abbaye noire ", « an abbaty zu » et celle des Dominicains du Bourg-Neuf, " an abbaty gwenn " " l'abbaye blanche ".

## TEMPS MODERNES

♦ L'architecture au XVI<sup>e</sup> siècle : Saint-Hervé de Gourin, Langonnet, La Trinité  
L'Abbé Yves de Boutteville.

En 1518, Yves de Boutteville, du Faouët, était nommé abbé de Langonnet. Il continua l'œuvre de restauration commencée par son prédécesseur, Vincent de Kergoët. Il rebâtit la chapelle Saint-Hervé de Gourin, poursuivit la construction de celle de Berzuer et refit presque en entier l'église du nouveau bourg de Langonnet. On lui doit encore la chapelle Saint-Brandan et d'autres sans doute dans la même paroisse. Sur tous ces monuments, ses armes : « cinq fusées en fasce » attestent son zèle pour le relèvement du pays.

Sans approcher de la magnificence de ses devancières du XV<sup>e</sup> siècle dans la Région, la chapelle Saint-Hervé de Gourin est digne de figurer après elles. Gracieuse sous sa flèche ornée de crochets et sa tour dont les larges baies s'agrémentent de meneaux flamboyants, elle se fait belle sans prétention avec les colonnettes à pinnacles et l'arcade à choux et crochets qui encadrent sa porte, entre les niches à dais festonnés en trilobes des contreforts de sa façade. A l'intérieur, la voûte lambrissée, aux entrants et sablières sculptés, et surtout les riches couleurs des vitraux où l'on retrou-

vait partout les armes des Boutteville, achevaient de faire de Saint-Hervé une des belles chapelles de la contrée (1).

Mais l'œuvre importante de l'abbé de Boutteville fut la continuation de la chapelle de la Trinité au village de Bezuer, commencée en 1500 par Vincent de Kergoët.

Cette chapelle tréviale était primitivement consacrée à Saint Bezuer ou Bever, que l'on retrouve encore en Gourin.

Tout le travail architectural de la nouvelle chapelle doit être de l'abbé de Boutteville, dont les armes se voyaient naguère derrière l'autel principal, au sommet de la maîtresse vitre. C'est le même style et la même ornementation qu'à Saint-Hervé de Gourin, mais avec quelle profusion et quelle richesse : colonnettes à pinnacles, accolades à crochets et à choux panachés, qui ornent les portes à anse de panier, — arcs à cintre brisé à plusieurs retraites, chargés de rinceaux de vigne, de raisins, de feuillage, — pignons aigus des nombreuses fenêtres à meneaux flamboyants, c'est une richesse presque égale à celle de Kernasclédén. Et à l'intérieur, l'ornementation des portails se retrouve autour des enfeus, de la crédence, de la porte de la sacristie. Plus tard les arceaux à clefs pendantes de la voûte lambrissée, les sculptures des entrants et des sablières, les vitraux aux couleurs éclatantes ajouteront à la splendeur de l'édifice.

Pourquoi faut-il dire qu'en 1742, un vilain porche est venu masquer le portail sud, et qu'aujourd'hui,

(1). On prétend reconnaître l'abbé de Boutteville dans un prélat croisé et mitré, sans nimbe, surmonté effectivement de l'écu des Boutteville timbré et croisé.

un coffrage en noir remplace le lambris disparu ? Quant aux vitraux, ils ont, depuis plusieurs années déjà, émigré au château de Rulliac en Saint-Avé. Peut-être ont-ils été ainsi préservés d'une ruine complète, car ils étaient en bien mauvais état ?

Tout l'extérieur de l'ancienne église romane de Langonnet ainsi que les premières travées de la nef furent réédifiées au XVI<sup>e</sup> siècle. Sur la façade ouest, un écu en bosse, écartelé aux 1 et 4 des fusées de Boutteville, nous permet d'en attribuer en grande partie le mérite aux barons du Faouët. C'est, bien que plus sobre, la décoration de l'église de la Trinité de Bezuer. Accolades, colonnettes à pinacle, tympan à jour de style flamboyant, encadrement à cintre brisé à plusieurs retraites, et une belle Pieta donnent à la façade principale un véritable cachet de grandeur. Pour supporter la tour, élevée seulement au XIX<sup>e</sup> siècle, quatre piliers cylindriques énormes ont défiguré le transept et masqué le sanctuaire. Cette tour était surmontée d'une flèche que la foudre a renversée en 1868.

♦ Sainte-Croix de Quimperlé :  
retable renaissance (1541)

Le dernier religieux abbé de Sainte-Croix, Daniel de Saint Alouarn, a doté son église du magnifique retable en pierre de Taillebourg actuellement adossé au pignon de la nef. Niches et nichettes à coquille enfermant des statues et des bustes, pilastres à rinceaux d'une prodigieuse variété, balustres feuillagés, dais extraordinairement fouillés et découpés, corniches minuscules, frises et pyramidions que l'on dirait

taillés dans l'ivoire, c'est une profusion de richesses, une exubérance de talent qui vous reporte tantôt dans le chœur de Chartres, tantôt devant les statues de Solesmes, tantôt dans l'escalier ou devant les cheminées du château de Blois. En 1732, le sculpteur Morillon, de Rennes, exécuta les statues assises des quatre évangélistes, logées dans des niches doubles destinées à deux statues debout qui eussent été d'une silhouette plus légère.

En 1558, Odet de Coligny, cardinal de Chatillon, frère de l'amiral, succéda comme abbé commendataire à Daniel de Saint Alouarn. Il ne lui ressembla guère. Il vendit une partie des biens de l'abbaye pour en garder le prix, pilla l'or, l'argent, les pierreries qui ornaient le reliquaire de Saint Benoit. Renégat et apostat, comme son frère, il épousa la dame de Loré. Dépouillé enfin de ses bénéfices ecclésiastiques par sentence du Parlement, il alla mourir à Londres.

♦ Saint-Nicolas de Priziac (1583)

La chapelle Saint-Nicolas de Priziac vient clore dignement la magnifique floraison architecturale des XV et XVI<sup>e</sup> siècles dans le Haut-Ellé. Elle fut commencée en 1565, à la naissance de Nicolas I de Talhouët Kerservan, fils du Seigneur de Cremenec. Par sa mère, Françoise le Scann, il devait hériter de la seigneurie du Dréors.

On aperçoit de loin la tour élancée de Saint-Nicolas, aux larges baies à tympan ajouré, surmontée d'une gracieuse flèche, dont les rampants sont garnis de crochets.



Mais c'est le jubé en bois qui mérite notre admiration. Du côté du chœur, le parapet est orné des statuettes des Apôtres dans des niches que séparent des cariatides. De l'autre côté, neuf panneaux en haut relief représentent la légende de Saint-Nicolas. Comme dans le jubé de Sainte-Avoye, en Pluneret, qui est de la même époque, la plateforme est supportée par de petites voûtes d'ogives. Des motifs renaissance, où l'on voit les armes du Dréors, garnissent les arcades de la claire-voie. D'un côté, un « *écu de sable à la croix engreslée d'argent* » est l'écu de Yves le Scanff, seigneur du Dréors, qui ne laisse point d'héritier. De l'autre, un « *mi parti du Dréors et d'un lion rampant d'argent, armé, lampassé et couronné de gueules sur fond d'azur* » rappelle Pierre le Scanff et Jeanne du Juch, son épouse, père et mère de Yves et de Françoise le Scanff.

Sans valoir celui de Saint-Fiacre, le jubé de Saint-Nicolas de Priziac est certainement un des plus beaux de Bretagne.

#### ♦ La Ligue : prise de Quimperlé par La Tremblaye et Rochefort (1590)

L'assassinat des Guise par Henri III, en 1589, jeta Mercœur et la Bretagne dans la Ligue. En avril 1590, les royaux assiégeaient Hennebont. Deux capitaines, La Tremblaye et Rochefort, partirent une nuit, avec mille hommes, pour surprendre Quimperlé.

Sans bruit, ils arrivent à la porte de Vannes contre laquelle ils appliquent un pétard. Entendant quelqu'un, la sentinelle, au-dessus de la porte, lui crie : « Qui va là ? - Ami ! » lui répond l'homme. Et croyant avoir

affaire à quelque habitant du faubourg pressé de besoin, elle ne donne point l'alarme. Tout à coup, la porte saute et l'ennemi entre en foule. Le capitaine de Quimperlé avec ses soldats « dormaient à la française » dit le chanoine Moreau. Presque tous furent pris. Plusieurs cependant, dont le capitaine, purent s'enfuir par la rivière, très légèrement vêtus. Les habitants de même. Des soldats s'étaient fortifiés dans l'abbaye, où la population avait enfermé ses biens les plus précieux. Les soldats résistèrent jusqu'au matin, mais durent se rendre à vie sauve. L'abbaye fut pillée.

Depuis ce moment, et durant toute la Ligue, la ville, dont les remparts étaient en partie démolis, fut abandonnée de la plupart des habitants. Entre Hennebont et Blavet (Port Louis) aux Ligueurs, et Concarneau, dont le gouverneur, Lezonnet, passait aux royaux, Quimperlé fut sans cesse saccagé par les armées adverses.

#### ♦ La Ligue : La Fontenelle à Cremenec en Priziac (1595)

Depuis cinq ans, les Guerres de la Ligue désolaient la Bretagne lorsque la région du Haut-Ellé, jusqu'alors épargnée, devint le théâtre de scènes horribles.

Le 10 Février 1595, Guy Eder de la Fontenelle, prétendu capitaine ligueur, à la vérité chef de brigands, s'empara du château de Cremenec en Priziac, pour lors à Nicolas I de Talhouët Kerservant, qui venait de passer au parti du roi. Aussitôt installé, La Fontenelle se mit en devoir de piller la contrée, avec une telle férocité que les religieux de l'abbaye durent s'enfuir.

Ayant tout ruiné, il poursuivit ailleurs ses rapines. Il s'empara de Douarnenez et de l'île Tristan. Après cette randonnée, il revint à Crémeneq, traînant à sa suite un grand nombre de prisonniers qu'il entassa dans les cachots de son repaire. Le château de Crémeneq fut alors témoin des scènes les plus barbares. Pour extorquer à ses victimes une plus forte rançon, La Fontenelle n'hésitait pas à les traiter à la turque, leur faisant subir toutes sortes de tourments.

Il n'épargna point l'abbaye de Langonnet et il fit une écurie de l'église. Souvent il s'y battit contre les garnisons de Rostrenen et de Corlay, qui tenaient pour le roi. Maltraitée par les uns et par les autres, pour attaquer et pour se défendre, l'abbaye fut bientôt ravagée et l'église démolie. Quand les moines revinrent, après trois ans d'absence, les seigneurs voisins s'étaient emparés de la plus grande partie de leurs terres; et ils auront bien du mal à les reprendre. En 1598, tout leur temporel était adjugé à huit cents livres au plus offrant.

#### ♦ Combat de Quimerc'h (1597)

Ligueurs et royaux se cherchaient dans la région de Quimperlé. Ils se rencontrèrent devant le château de Quimerc'h en Bannalec. Les ligueurs, arrivés les premiers, s'installèrent à l'entrée, espérant s'y appuyer et au besoin y trouver un refuge. Mais le seigneur, Colomban de Tinténiac, fit lever le pont et déclara qu'il était neutre et ne se mêlerait ni pour les uns ni pour les autres. Les royaux arrivaient le long de la rachine. Dès l'abord, le choc fut extrêmement violent. « Chacun, dit le chanoine Moreau, comme sur un théâtre jouait sa tragédie au péril de son sang. Du haut de sa tour, le seigneur de Quimerc'h assistait à la scène

et jugeait des coups en sûreté. Les royaux perdirent bon nombre de suisses, les ligueurs un de leurs meilleurs capitaines, qui fut cause que l'on mit au combat beaucoup d'animosité. Ce fut le dernier épisode des Guerres de la Ligue en basse Cornouaille.

#### ♦ Locmaria ou Sainte Véronique de Bannalec (1605)

La chapelle de Locmaria, en Bannalec, fut rebâtie après les Guerres de la Ligue, sous le vocable de Sainte Véronique.

La voûte lambrissée est remarquable, et Vincent le Maout, qui l'a faite, mérite de ne pas être oublié. Un des pendentifs représente Sainte Véronique déployant le Saint Suaire. Sur l'autre, un splendide bloc de chêne, un personnage occupe chaque angle, un sujet chaque face, le tout supporté par le Saint Esprit sous la forme d'une colombe qui plane et nous suggère le nom du bienfaiteur de la chapelle, Colomban de Tinténiac.

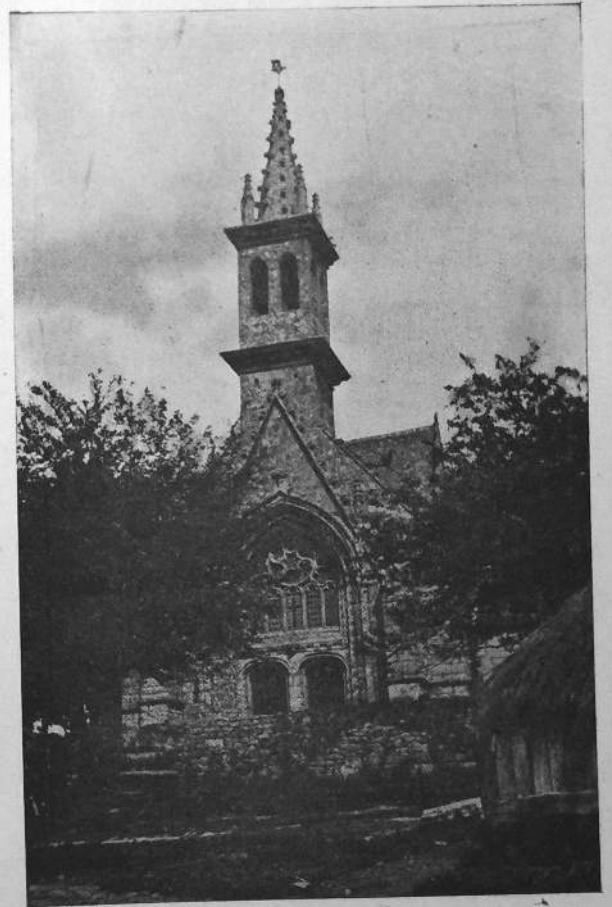
A la naissance du lambris, une sablière fait le tour de la chapelle. Elle est couverte des sculptures les plus bizarres : un lapin étique chasse deux levrettes, — des poissons se poursuivent à outrance, — deux ivrognes, un homme et une femme, étendus pieds contre pieds, boivent à cœur joie, — deux moutons tiennent un cartouche sur lequel sont sculptées une hache et une équerre de charpentier. Ce sont les armes parlantes de l'ouvrier qui fit le travail, Vincent le Maout, dont le nom breton signifie « mouton ». Et ce nom lui-même se retrouve sur la corniche, dont chaque

angle est orné d'une très jolie statuette. Enfin les tirants représentent des chimères à la gueule immense et à la queue menaçante (1).

♦ Comment un bourgeois de Quimperlé fit le voyage de Paris aux frais de la ville de Carhaix (1609)

En 1605, Henri IV supprima les « papegauts » en Bretagne, et réunit au domaine royal les droits concédés à leurs « rois ». C'était d'ordinaire levée des droits sur un nombre important de barriques de vin. Et à Carhaix, l'heureux gagnant au tir du papegaut partageait ses bénéfices avec la ville. Aussi la municipalité ressentit vivement la perte d'une ressource considérable. Un bourgeois de Quimperlé, nommé Stang, prit en pitié ses embarras financiers. Au commencement de 1609, il décida de se rendre en la ville de Paris pour quelques siennes affaires. En homme avisé, il se promit de faire ce voyage dispendieux aux frais de la ville de Carhaix. Il manda donc son prochain départ à Laurent Le Goff, syndic de cette ville, en le priant de dire aux bourgeois que, estant à Paris, il s'emploierait volontiers à faire rétablir le papegaut en la ville de Kerahès. Il aurait seulement besoin d'aucune somme de deniers pour les frais et démarches de la dite poursuite. Il demanda donc, mais en cas de bon succès seulement, que les habitants répondent à ses frais jusqu'à la somme de trois cents livres. Le procureur syndic fit cette communication au prône de Saint Tremeur. Les bourgeois applaudirent et d'enthousiasme

(1). J'apprends que ce beau monument, abandonné, tombe en ruines !



LA TRINITÉ-LANGONNET : l'Église



votèrent les cent écus. Peu après en effet, le papegaut fut rétabli à Carhaix, comme du reste dans toute la Bretagne ! Mieux informé que ses compères de Carhaix sur les décisions royales déjà prises, le fin bourgeois de Quimperlé mit à profit leur ignorance et y gagna un voyage à Paris.

◆ Un historien : le Père du Paz, de Quimperlé  
(1628)

« Nous avons depuis quinze ans enterré céans le R. P. du Paz, docteur de Nantes et savant historio-  
graphe, dont nous n'avons pu conserver les œuvres. Quand il mourut, il laissa son travail prêt à mettre sous la presse, et le P. Blanche le vendit au baron du Vieux-Châtel, qui promettait de le faire imprimer, pour la somme de dix-huit livres de rente...

Frère Yves Pinsart

du Couvent Saint-Dominique, les Quimperlay

« 22 Décembre 1643. »

Le Père du Paz, dominicain de Quimperlé, fut vraiment un initiateur, un précurseur. Le premier, il eut l'idée géniale qu'on ne devait écrire l'Histoire que sur des documents. Les traditions, les légendes suffisaient avant lui. Son « Histoire de plusieurs Maisons de Bretagne » est bourrée de faits. L'illustre Dom Lobineau, qui écrivit en véritable disciple du P. du Paz, a dit de lui « qu'il avait du goût pour la vérité. » N'est-ce pas le plus bel éloge que l'on puisse faire d'un historien ?

♦ "Mademoiselle du Faouët" Anne de Goulaine.

En 1559, Jeanne de Boutteville avait porté la baronnie du Faouët dans la maison de Goulaine. Son fils Jean eut d'Anne de Plœuc, dame de Poulmic, un fils qui mourra sans postérité, et quatre filles.

Les ravages de La Fontenelle, installé à Créméneec, obligèrent les barons du Faouët à résider momentanément à Poulmic en Crozon. C'est là que dut naître leur troisième fille, Anne, que l'on appellera cependant, « Mademoiselle du Faouët ».

En 1629, Anne de Goulaine entra au Calvaire de Morlaix. Ses deux sœurs aînées l'y avaient précédée. Elle y sera suivie de sa sœur cadette et enfin de sa mère.

Au Calvaire de Morlaix, Anne fut favorisée de grâces surprenantes, et marquée des stigmates de la passion. Elle demanda au roi Louis XIII de mettre son royaume sous la protection de la Vierge. Présentée par le fondateur des Filles du Calvaire, le célèbre Père Joseph, l'émicence grise, ami et conseiller de Richelieu, cette requête aboutit en 1638, au "Vœu de Louis XIII" que l'église commémore chaque année par la procession du quinze août.

♦ La Révolte du Papier timbré.

Pour faire face aux dépenses de la guerre de Hollande, le gouvernement de Louis XIV recourut à un redoublement de fiscalité : papier timbré, monopole du tabac, droit de marque sur la vaisselle d'étain. Jaloux des franchises de la Province, les Bretons n'avaient jamais accepté qu'à contre cœur les impôts levés par le gouvernement central du royaume. Mais de plus, à ce moment et depuis quelques années déjà, la prospé-

rité de la Bretagne, après les troubles de la Ligue, était gravement compromise. En 1675, l'établissement de nouvelles taxes profondément impopulaires déclencha l'émeute. La fureur des "Bonnets rouges" se tourna surtout contre les gentilshommes auxquels ils prétendirent imposer la renonciation à leurs droits seigneuriaux.

Les paysans de plus de vingt paroisses, dont Scaër, Gourin et ses trèves, Le Saint et Roudouallec, Spezet, Guiscriff et Lanvégen, Leuhan, attaquèrent le château de Kergoët en Saint-Hernin, le pillèrent et y mirent le feu.

Le 14 Juillet, le tambour rassembla les paroissiens de Langonnet qui marchèrent sur l'abbaye à la suite de quelques exaltés, bien décidés à exiger du seigneur abbé levée de tous ses droits sur la population. Les moines jugèrent prudent de signer une transaction avec leurs vassaux, et l'orage fut apaisé. A Lanvégen, à l'issue des vêpres, la foule se jeta sur le malheureux sergent (l'huissier) qu'on lui dit avoir apporté la gabelle ! Accablé de coups, il fut laissé pour mort sur la place.

Les nobles et les agents du fisc durent se réfugier dans les villes et les châteaux forts. Celui de Quimerch, en Bannalec, servit d'abri à plusieurs.

Après la mort de Le Balp, notaire de Kergloff en Cleden Poher, l'un des chefs les plus actifs de la révolte, le calme revint. Avec l'aide des troupes, le duc de Chaulnes, gouverneur de la Province, commença la répression. Jean Harscoët, qui avait sonné le tambour à Langonnet pour amener les gens, fut condamné aux galères à perpétuité. Les paroisses qui avaient pris part au pillage du château de Kergoët durent verser de fortes indemnités. Hyacinte de Tinténiac, seigneur

de Quimerc'h, obtint la grâce des paysans de Bannalec. L'abbé de Sainte-Croix, Charrier, intervint avec le même succès pour ceux de la région de Quimperlé.

♦ **Alain de Guer, marquis de Pontcallec.**

Après les "Missions" de dom Michel le Nobletz, celles de Julien Maunoir suscitèrent en Bretagne une véritable renaissance religieuse et morale qui se manifesta, au XVII<sup>e</sup> siècle, par une floraison de chrétiens d'élite. Alain de Guer, marquis de Pontcallec, en Berné, baron de Riec, avait épousé Françoise de Lannion qui lui donna sept enfants. Resté veuf en 1676, il abandonna aussitôt la vie mondaine et résolut de se consacrer au service de ses compatriotes. L'année suivante, il entra dans les Ordres et devint l'un des plus dévoués catéchistes du Père Maunoir. Puis, il se fit nommer recteur de sa paroisse de Riec, dont il fut l'insigne bienfaiteur. Il y mourut en son château de la Porte Neuve et fut enterré dans son église paroissiale, au tombeau de ses ancêtres.

♦ **Sainte-Croix de Quimperlé :**  
l'Abbé Charrier (1668-1717)

Le cardinal de Retz désigna pour lui succéder comme abbé de Sainte-Croix, un jeune diacre de Lyon, Guillaume Charrier. Pendant quarante neuf ans, il se dévoua généreusement pour son abbaye et la ville de Quimperlé. En grande partie de ses propres deniers, il reconstruisit presque en entier le monastère qui abrite aujourd'hui les services publics et le clergé de Saint-Colomban. Son abbatiale est devenue l'Hôtel du Lion d'Or. Il s'efforça de soulager les misères des pauvres qui





LANGONNET : Le Vieux Manoir.

lui semblaient dignes de charité : infirmes, femmes réduites à l'indigence par l'enrôlement de leur mari dans les armées, — Irlandais, Ecossais déportés en Bretagne après la capitulation de Limerich, etc., etc... Pour eux, il réussit à transformer l'Hôpital de l'abbaye en Hôpital général, où il fonda une œuvre d'assistance sociale. Il obtint de l'Intendant de Bretagne la réfection du quai et des ponts de la ville, ainsi que la réparation des routes dans la région. Il eut encore le courage de donner asile, dans sa propre maison, au célèbre professeur de Racine, dom Claude Lancelot, de Port-Royal, exilé par Louis XIV pour son Jansénisme. Ce fut vraiment un grand bienfaiteur de Quimperlé. Et pour cela, lui furent très utiles ses relations amicales avec Madame de Sévigné qui en parle d'une manière élogieuse dans sa correspondance. Mais rien ne redit aux Quimperlois le nom de cet homme de bien qui ne méritait pas leur oubli.

#### • Les Anglais devant l'île de Groix (1703)

Exposée sans défense à la vindicte des Anglais, Groix fut souvent dévastée par eux. Et 1703, la flotte de l'amiral Rook vint mouiller dans ses parages avec 7.000 hommes. Déjà les chaloupes étaient à la mer lorsqu'on aperçut, rangée sur le point le plus élevé de l'île, une troupe de dragons à cheval, armés de mousquets, et dont la tenue rouge resplendissait au soleil. L'amiral n'osa faire débarquer ses hommes et s'éloigna.

Quittes pour la peur, les Groisillons rirent longtemps de la poltronnerie des Anglais, et de la ruse de

leur curé Uzel. Voyant approcher l'ennemi, il avait rassemblé toute la population, hommes et femmes, sur le point de l'île le plus exposé à la mer, et les avait rangés en bataille. Les corsets rouges des femmes, les bonnets rouges des hommes sur leurs longues perruques de goémon, les bœufs et les vaches qu'ils montaient, les bâtons qui servaient de mousquets, donnèrent le change aux Anglais qui n'osèrent s'y frotter.

Louis XIV sut récompenser l'ingéniosité du curé par une pension de cinq cents livres sur l'évêché d'Agen, et le chargea de la sécurité de l'île en l'absence d'un officier de l'amirauté.

#### • La conspiration de Pontcallec (1718-1719)

C'est encore la fiscalité du gouvernement central, de la Régence cette fois, qui provoqua les troubles. Résolus à défendre la Province contre les exactions du pouvoir, les États de 1717 avaient obstinément exigé la suppression des taxes d'entrée sur les boissons. Un arrêt du Conseil de Régence les rétablit, et en violation du Contrat d'union de la Bretagne à la France, les fit insérer de force, par simple huissier, dans les registres du Parlement (Sept. 1718). C'est alors que de nombreux gentilshommes de la petite noblesse terrienne formèrent une association destinée à résister aux entreprises abusives du Gouvernement.

Le marquis de Pontcallec, Chrysogone de Guer, dont le nom est resté attaché à la conjuration, vivait retiré dans son château de Berné. Il s'y livrait avec passion au plaisir de la chasse et s'adonnait presque publiquement à la contrebande. Avec ardeur, il se lança dans l'opposition, et répondit à l'appel de Lambilly, à Lanvaux (Avril 1719) et à Remungol (Juillet 1719), où l'on

organisa la résistance. Malheureusement, sur la proposition de Lambilly, on recourut au roi d'Espagne pour obtenir des subsides, des armes et même des troupes. Si Philippe V était Bourbon et petit-fils de Louis XIV, l'Espagne était, depuis le 9 Janvier, en guerre avec la France. Et cet appel à l'étranger prenait la couleur d'une trahison. Il est vrai, qu'à Paris même, la duchesse du Maine intrigait avec l'ambassadeur d'Espagne, Cellamare, pour renverser le duc d'Orléans et donner la Régence à Philippe V.

Quelques jours après la réunion de Remungol, un petit groupe de conjurés se rassembla, sous prétexte de chasse, dans la forêt de Kerlen, en Priziac, sur le bord de l'Aër, près de la Roche-Périou. Autour de Pontcallec se trouvèrent là Siméon de Montlouis, de Plascaër en Priziac, Laurent Le Moyne de Talhouët, de Ploërdut, et du Couëdic, de Kerbleizec en Scaër. Pontcallec distribua des grades au nom du roi d'Espagne, ce qui fit bien rire du Couëdic.

Cependant, toutes ces allées et venues avaient donné l'éveil aux agents du gouvernement qui essayèrent de surprendre quelques conjurés rassemblés à Saint-Jean Brevelay, chez les Rohan du Pouldu. Prévenus à temps, ils s'enfuirent vers le château de Pontcallec, que le marquis avait mis en état de soutenir un siège. Mais il était impossible de compter sur les paysans du voisinage. Pontcallec était universellement détesté à cause de sa brutalité ! A Madame de Montlouis, qui leur enjoignait d'aller rejoindre son mari, les paysans répondaient que pour Montlouis ils étaient prêts à tout; mais ils n'iraient jamais faire la guerre du Pontcallec. Aussi, à l'approche des gens du roi, tous les conjurés se dispersèrent (Sept. 1719).



Vers la fin d'octobre, sur six navires espagnols qui avaient pris la mer, un seul accostait à la pointe de Rhuys, apportant six mille pistoles en argent. Les conjurés en profitèrent pour lever quelques troupes. A Priziac, Montlouis rassembla à la hâte les paysans et les amis qui lui étaient dévoués : trois cents hommes. Mais Pontcallec ne savait que faire. Les chefs ne s'entendaient pas. Et le Maréchal de Montesquiou, gouverneur de Bretagne, avait rapidement rassemblé, dans le Morbihan, les troupes dont il disposait, et littéralement enfermé les conjurés dans une muraille de régiments. La lutte était désormais impossible. Les hommes furent licenciés, et, pour les chefs commença la vie errante des proscrits. Tour à tour, le manoir du Dréors en Priziac, Kerbleizec en Scaër, à Monsieur du Couëdic, les abbayes de Langonnet et de Coëtmalouen, les presbytères de la région, Tronjoly en Gourin, Pratulo en Cleden-Poher, leur offraient un asile précaire. Bientôt un ami inconnu leur faisait parvenir un mot : « On sait où vous êtes ; changez de lieu » et ils repartaient en fuyitifs.

Le 29 Novembre 1719, un arrêt fit défense à tous gentilshommes et autres, nommément aux communautés et maisons religieuses, de donner asile au marquis de Pontcallec et à ses associés... sous peine d'être réputés complices et punis pour crime de lèse-majesté. Chacun eut donc à se tenir sur ses gardes. Les avis n'arrivèrent plus à temps. Un matin, l'abbaye de Langonnet se trouva bloquée. On soupçonnait le Prieur, dom Caoursin, d'être affilié à la conspiration. Les moines, qui ne s'attendaient pas à une pareille attaque, furent surpris aux champs, à l'office ou à l'étude. Le pont-levis fut enlevé sans coup férir et le monastère envahi. On fouilla partout sans rien

trouver de suspect. Comme on allait se retirer, on saisit deux petits billets : « Ayant dessein de passer quelque temps à l'étranger, donnez à Monsieur du Couëdic les trois sacs cachetés de rouge. Quand aux trois cachetés de noir, ne les remettez jamais qu'à moi seul ». Et sur le second billet : « Vous pouvez remettre à Monsieur du Couëdic les trois sacs cachetés de noir. La présente servira de décharge ». Chaque billet portait la signature du marquis de Pontcallec. Sur ces indices très vagues, on déclara le Prieur complice, recéleur et criminel au premier chef et il fut envoyé au château de Nantes. Mais il fallut bien en rabattre, faute de preuves. Dom Caoursin revint à l'abbaye de Langonnet et en fut longtemps le Prieur.

Mais les proscrits ne comptaient pas que des amis. Chemendy, sénéchal au Faouët, révéla au colonel de Mianne, chargé des poursuites, la cachette de Pontcallec. Le 28 Décembre 1719, le marquis était arrêté au presbytère de Lignol. Le 30, du Couëdic se livra lui-même. Montlouis et sa femme en firent autant le 1<sup>er</sup> Janvier 1720. Et sur les instances de sa famille, Le Moyne de Talhouët se constituait prisonnier le 10 du même mois. Ils furent conduits au château de Nantes. Le 26 Mars 1720, la Chambre rendait son arrêt. Pontcallec, Montlouis, Talhouët, du Couëdic étaient condamnés à avoir la tête tranchée. Dans la nuit même ils subirent courageusement leur supplice, sur la place du Bouffay.

En refusant d'écouter des conseils de clémence, on avait prétendu donner un exemple. Malheureusement, il sembla trop manifeste que les Bretons n'était que les victimes des autres mouvements excités dans le royaume par des personnes sur lesquelles on n'osait se venger.

♦ **Les Marbœuf, abbés de Langonnet**  
(1647-1754)

Trois abbés de Marbœuf, Isaac, Claude et René, se sont succédés à Langonnet, de 1647 à 1754. On leur doit les bâtiments claustraux, qui ont subsistés jusqu'à nos jours, la chapelle exceptée. Les reconstructions hâtives de 1626, après les dévastations de la Ligue, ne tenaient déjà plus. Claude de Marbœuf prétendit faire œuvre durable. Le 17 Juillet 1688, fut « posée pour l'éternité » la première pierre de l'aile sud du monastère. Puis on éleva, en 1714, la partie de l'aile ouest qui touche au portail de la chapelle. Enfin en 1723, le reste de ce côté ouest, qui est la façade principale. A son tour, à partir de 1736, René de Marbœuf refit la toiture de l'église, dont il répara également l'intérieur. Il bâtit un nouveau cloître à l'italienne, voué de tuffeau, construisit, pour servir de grenier, les bâtiments qui longent au nord les jardins, bâtit de nouvelles écuries, des étables, entoura la communauté d'un mur de près d'une demi lieue, éleva une hôtellerie sur la route de Carhaix, près de l'entrée du monastère par l'allée du Colombier, aujourd'hui dite « l'allée des moines ». L'abbaye se trouva ainsi refaite presque entièrement par les Marbœuf. La chapelle le serait en 1788, par le dernier abbé, François Charles Chevreuil.

♦ **Les Anglais débarquent au Pouldu :**  
attaque de Lorient (Oct. 1746)

Pendant la guerre de succession d'Autriche, l'Angleterre résolut de ruiner Lorient. Le 31 Sept. 1746, une flotte de 52 voiles portant une petite armée de 5.000 hommes, et commandée par l'amiral Richard

Lestock, arriva devant le Pouldu. Dans les replis de la falaise, que battaient les canons anglais, étaient postés un millier de gardes-côte, appuyés par 400 dragons venus de Lorient. L'amiral anglais dirigea ses chalands vers une crique non défendue, et les Français s'y portèrent en foule. Alors il revint à l'anse abandonnée où il débarqua ses troupes sans résistance. Elles se formèrent aussitôt en bataille. Les Français n'osèrent les attaquer et s'enfuirent vers Lorient. Le général anglais se mit à leur poursuite. Mais dans les chemins creux, bordés de broussailles, qui le conduisaient vers Guidel, quelques paysans embusqués tirèrent sur les envahisseurs. Dans ce pays inconnu, ceux-ci furent, à leur tour, pris d'une sorte de panique. Ils passèrent la nuit à Guidel, et le lendemain, ils se rassemblèrent sur la hauteur du Moulin des Montagnes, à une demi-lieue de Lorient. Pendant huit jours on se regarda, on se canonna, sans se faire d'ailleurs aucun mal. Personne n'osait prendre l'initiative d'une attaque. Le vendredi 7 Octobre, sur le soir, les Anglais se retirèrent sans bruit, pendant qu'à Lorient un conseil de guerre décidait de capituler. Ils se replièrent sur le Pouldu, où 5.000 gardes-côte et deux régiments de cavalerie vinrent pour les attaquer. Mais les Anglais les attendirent vainement. Le 10 octobre, ils étaient rembarqués et leur flotte cingla vers Quiberon. Ils avaient perdu 20 hommes. Ce fut « la bataille de Jean de Nivelle, qui s'enfuit quand on l'appelle ». On en fit une chanson.

♦ Marion du Faouët (1754)

En 1754, était enfin arrêtée à Nantes, Marion du Faouët. Depuis plus de dix ans, à la tête d'une bande de malandrins, elle terrorisait la région du Haut-Ellé, détroussant les voyageurs, pénétrant même dans les maisons pour exiger de l'argent. Parfois aussi, elle en empruntait, qu'elle restituait fidèlement au temps marqué. Et il ne semble pas que l'on ait à lui reprocher aucun meurtre. Voici un trait qui montre l'audace de cette femme et l'emprise qu'elle avait su acquérir sur la population, au point que la maréchaussée elle-même ne pouvait, ou peut-être, n'osait mettre la main sur elle. Un jour d'été, à midi, M<sup>e</sup> Bargain, notaire au Faouët, recevait à sa table son frère, procureur du Roi, et un ami avocat à Pontivy. On parlait des exploits de Marion, et l'avocat s'indignait contre l'attitude des habitants. Le notaire, qui avait un sauf-conduit de Marion, essayait d'excuser ses concitoyens. Mais l'avocat ne voulait rien entendre. A la fin il s'écria : « Je l'arrêterais de mes mains ! » Aussitôt, les volets s'ouvrent brusquement, et une femme, jeune et rieuse, s'accoude sur l'appui de la fenêtre. « C'est elle, dit tout bas M<sup>e</sup> Bargain. Arrêtez-la ». Mais l'avocat était cloué sur sa chaise. « Messieurs, dit Marion, j'ai entendu mon nom et j'ai voulu voir le monsieur qui parle si bien. Monsieur le Procureur, j'estime les gens du roi. Si je fais le mal et qu'ils me poursuivent, ils ne font que leur devoir. Mais vous, monsieur l'avocat, que je connais depuis longtemps, est-ce votre office d'arrêter les gens quand vous êtes fait pour les défendre ! — Mais jamais, mais nom... mais... — Assez, monsieur l'avocat. Une autre fois parlez moins, et mieux... ou bien... ». Et Marion repousse les volets et disparaît.

Arrêtée à Nantes pour vagabondage, elle fut déférée au tribunal de Quimper qui, depuis un an, avait porté contre elle et quelques complices, une sentence de mort : « Condamne Marie Tromel, Joseph et Corentin Tromel à être pendus et étranglés jusqu'à ce que mort s'en suive... ». Mais les condamnés s'étaient enfuis de leur prison et ne furent exécutés qu'en effigie. Cette fois, la prison fut mieux gardée, et Marie Tromel, dite Marie Finefont ou Marion du Faouët, fut pendue en la place du Châtel, à Quimper, le 2 Août 1755.

♦ Crise économique - Un homme de bien :  
Joly de Rosgrand (fin du XVIII<sup>e</sup> siècle)

A la fin de l'Ancien Régime, la Bretagne passa par une grave crise économique. Les Bénédictins de Sainte-Croix étaient tombés dans un état de pauvreté telle qu'ils ne pouvaient plus suffire à leurs dépenses personnelles, encore moins entretenir les églises dont ils étaient les recteurs primitifs, ni payer les pensions dont le gouvernement grevait leur monastère, tout en le dépouillant de ses biens. En 1765, ils ne purent réparer l'église paroissiale de Saint-Michel, et le culte fut transféré à Notre-Dame de l'Assomption, sans la participation des religieux. Ils vendirent le mobilier de l'église Saint-Michel. C'est ainsi que le chancel fut acquis par le Sénéchal Bernard Joly, qui le plaça dans sa chapelle de Rosgrand en Redéné, reconstruite en 1766.

Dans le port de Quimperlé, presque comblé par les sables, le trafic avait considérablement baissé. Les tanneries, autrefois si propères, déperissaient, n'ayant

pu supporter la concurrence des tanneries du Léon. Seuls les marchés de bestiaux, de bois et de grains, le vendredi, faisaient encore vivre la ville.

La disette fut particulièrement pénible pendant les années 1771-72-73. Le riche laboureur gardait ses grains pour les vendre aux trafiquants, et il n'employait pas de journaliers, quoiqu'ils offrissent leur travail pour leur simple nourriture. Le Sénéchal de Quimperlé, Bernard Joly, de Rosgrand, essaya de soulager les familles infortunées. Il réunit toutes ses ressources pour acquérir du prince de Rohan et faire défricher la plaine du Vaguer en Redené. Il procura ainsi du travail aux hommes qui vinrent à lui, les paya en argent ou en pain, à leur choix, et fournit aux besoins des femmes et des enfants.

#### ♦ Philippe Le Normand, du Faouët.

Contemporain de Marion, Philippe le Normand du Faouët, continue comme elle à défrayer les conversations du pays. Il n'eut pourtant rien de commun avec elle. Pauvre et honnête, Philippe était un sympathique rétameur qui passait à intervalles réguliers dans les villages. Il y était toujours bien accueilli à cause des histoires qu'il racontait ; et ces histoires étaient souvent de curieuses prédictions concernant les événements et parfois les personnes présentes. Il habitait une hute en torchis dans la rue des Cendres faite alors de maisonnettes semblables à la sienne. Un dimanche il voit un pauvre revenant de la campagne avec un faix de bois sur la tête : « Qu'avait-il besoin d'aller au bois aujourd'hui, dit Philippe. Avant une heure il sera sur son lit de mort ». Les voisins se récrient.

L'homme veut entrer chez lui. Du front, il heurte violemment le linteau de sa porte et tombe. Peu après il était mort.

En 1943, à l'Abbaye de Langonnet beaucoup disaient que la Guerre approchait de son terme. Quelqu'un rappela une curieuse prophétie de Philippe : « Il y aura une guerre pendant laquelle les ennemis viendront au Faouët, où ils défilent, musique en tête, en partant d'auprès de ma tombe. Cette guerre sera près de finir lorsque, le Dimanche de la Trinité, une grande colonne de fumée s'élèvera dans le ciel, dans la direction de Brest ». La première partie de la prophétie s'était déjà réalisée pendant la Guerre en cours. Les Allemands avaient défilé dans Le Faouët, musique en tête, en partant du Monument aux Morts de 1914-18, élevé sur l'emplacement de l'ancien cimetière où était la tombe de Philippe. Aussi le Dimanche de la Trinité 1943, un groupe monta dans le cimetière de l'Abbaye pour observer l'horizon. Ils attendirent en vain la colonne de fumée. Malgré les apparences contraires, la Guerre durait encore le Dimanche de la Trinité 1944. Mais ce jour-là, du cimetière de l'Abbaye, on vit, dans la direction de Gourin et de Brest, une énorme colonne de fumée qui s'élevait des Montagnes Noires. Le mardi suivant les Alliés débarquaient en Normandie. — « Celui qui me sortira de ma tombe mourra dans l'année », disait encore Philippe. En 1866, on déplaça le cimetière du Faouët. Pendant une Mission, les reliques des morts furent transportées dans le nouvel enclos. Personne n'osa toucher à la tombe de Philippe. On connaissait la prophétie ! Vers 1890, un nommé Miller se vanta d'être plus courageux. On le laissa déterrer Philippe. Moins d'un an après, il l'avait rejoint dans le nouveau cimetière.



## DE LA RÉVOLUTION A NOS JOURS

### ♦ Élections aux États Généraux Cahiers de doléances (1789)

Les sénéchaussées de Carhaix, Gourin et Quimperlé élirent ensemble, en Avril, leur représentant du Tiers aux États Généraux. Leur choix se porta sur un ancien subrécargue de la Compagnie des Indes, à Lorient, ancien maire de Quimperlé, où il était entrepreneur de la Manufacture des cuirs, Monsieur Vincent Samuel Billette de Villeroche.

On demandait aussi, aux électeurs, d'exprimer leurs "Doléances", on dirait aujourd'hui leurs "réclamations", dans des "Cahiers" qui seraient présentés aux États. Aussitôt, les loges maçonniques des grandes villes rédigèrent des Cahiers modèles que les "francs-maçons" distribuèrent dans la Province, et firent présenter comme étant les "Doléances" populaires. Ces "loges maçonniques" se recrutaient parmi la bourgeoisie, qui aspirait à supplanter la noblesse et répandait les idées révolutionnaires. Au Faouët, le maire, Jean-Marie Bargain, notaire, et un Talhouarn, faisaient ouvertement suivre leur signature des trois points (...) maçonniques. Les plaintes des paroisses de la sénéchaussée de Gourin ne visaient guère que les agissements arbitraires et tyranniques des officiers de l'administration : contrôleurs, greffiers, huissiers..., etc, c'est-à-dire, précisément les membres les plus actifs des "loges". Telles furent, par exemple, les "Doléances" de Langonnet. Mais celles-là, comme les autres,

furent écartées à Gourin, qui présenta presque textuellement, les réclamations révolutionnaires des "loges" de Rennes, les faisant signer par quelques laboureurs qui n'y comprenaient rien, et par quelques artisans de la ville, hommes à tout faire de la Révolution. Et tel fut, par toute la France, le colossal truquage des fameux "Cahiers de Doléances", par la faute d'un gouvernement qui ne sut présenter aux Français, un programme, des justes réformes qu'ils attendaient.

### ♦ Après le 14 Juillet et le 4 Août 1789

La prise de la Bastille eut pour effet d'exciter les patriotes des villes à créer des milices gardes nationales, et des Comités qui se déclarèrent représentants officiels de l'Assemblée Constituante.

Les nobles de Quimperlé refusèrent de se laisser enrôler dans la milice. Mais après l'abolition des droits féodaux, dans la nuit du 4 Août, ils prêtèrent, devant la municipalité, serment de fidélité au Roi et à la Nation, et déclarèrent rétracter le serment fait à Rennes, aux derniers États de Bretagne, de s'opposer aux réformes révolutionnaires. Cependant, plutôt que de prendre leur tour de garde dans la milice, plutôt même que de se faire remplacer, la plupart quittèrent Quimperlé, pour résider dans leurs manoirs, à la campagne.

### ♦ Crise économique

Depuis longtemps, la Bretagne passait par une crise économique, et les troubles ne feront que l'aggraver. La disette est générale. Sur la côte, la multiplication exagérée des pommiers à cidre a diminué considéra-

blement la récolte des céréales. A Baye le millier de foin se vend 33 livres, pris sur place. Dans cette même région de Quimperlé, on paye 24 livres le millier de fagots, 15 livres la corde de bois, et on n'en trouve pas. Tous ces prix sont donnés comme exorbitants par le recteur de Clohars-Carnoët, qui les explique par le voisinage de Lorient. Aussi, les pauvres et les mendiants sont nombreux, et sur les monastères retombe en grande partie la charge de les nourrir. La charité des Cisterciens de Carnoët et de Langonnet fut peut-être la plus généreuse. A Saint-Maurice de Carnoët, les moines distribuaient au moins 500 livres de pain par semaine. Ils y ajoutaient des aumônes en argent des soulagements aux malades. A Notre-Dame de Langonnet, même après qu'on leur aura supprimé leurs rentes, les religieux achèteront très cher le blé pour le pain des pauvres qui se présentaient nombreux tous les mercredis. Le gouvernement réquisitionna les céréales pour le ravitaillement des villes. Ce fut partout l'occasion des premiers troubles. Les paysans se rassemblèrent autour de l'abbaye de Langonnet, et le Prieur dut leur assurer qu'il gardait son grain.

#### ♦ Le "général" réactionnaire de Bannalec (1789)

Le 17 Xbre 1789, le général (1) de Bannalec, assisté du Procureur fiscal, et du notaire greffier de la juridiction de Quimerc'h, ainsi que des notables de la paroisse, décida de ne pas enregistrer les décrets des Etats Généraux. Il les déclara contraires aux droits de

(1) C'était notre conseil municipal.

la Province reconnus par le Contrat d'union de 1582. Plusieurs copies furent tirées de cette délibération pour servir de modèles dans les paroisses voisines, Riec, Scaër, etc., et être envoyées aux députés de la circonscription aux Etats Généraux. On y reconnaît les signatures de Henri Fiche de Kergrouyen, Louis Le Guellec de Romain, Tinténiaec de Quimerc'h, Guyho procureur, Evenou notaire..., etc. La municipalité de Quimperlé ayant voulu lui en faire une remontrance, par l'intermédiaire du sénéchal Joly de Rosgrand, celui-ci se vit, avec ses accolytes, poliment éconduit par le corps politique de Bannalec. Cette manifestation antirévolutionnaire devait, un jour prochain, se payer très cher.

#### ♦ Les communautés religieuses

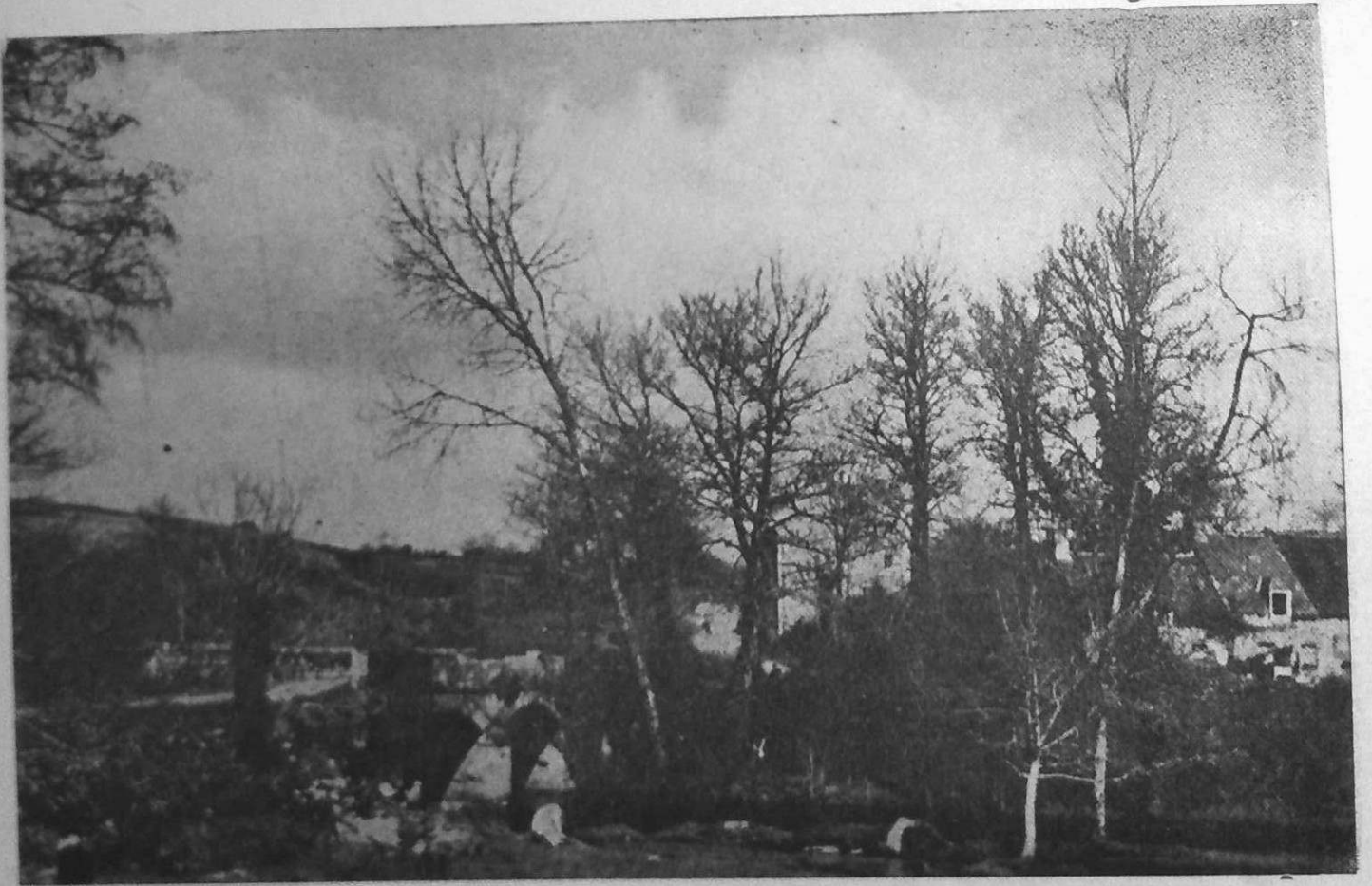
Décidée à mettre la main sur les biens ecclésiastiques, la Révolution ordonna successivement les inventaires des maisons religieuses, la réquisition des objets précieux, la dispersion des religieux, la vente de leurs biens. Dans les deux Districts du Faouët et de Quimperlé, les administrateurs y procédèrent sans violence. Les rapports des municipalités au District reconnaissent, en effet, les services rendus par les moines, énumèrent les secours en nature et en argent qu'ils accordent aux populations, et demandent leur maintien. Mais il fallut appliquer les décrets. Du reste, ici comme ailleurs, la commende avait amené la décadence des grands Ordres. En 1790, il n'y avait plus à Quimperlé que trois Dominicains et cinq Bénédictins. A Saint-Maurice de Carnoët ne résidaient que trois religieux; et l'abbaye de Langonnet en comptait six.

En Septembre 1792, les Ursulines de Quimperlé quittèrent leur établissement.

1798 vit la liquidation définitive des Communautés, qui furent mises en vente. Elles connaîtront des sorts différents. De l'abbaye de Sainte-Croix, la ville de Quimperlé fit la résidence des autorités civiles et religieuses. Elle y installera même un collège en 1806. Elle acquerra, en 1834, le Couvent des Capucins. De main en main, l'abbaye Blanche passera finalement aux Dames de la Retraite. Quant aux Ursulines, elles rentreront chez elles sous le Consulat, pour en être définitivement expulsées de nos jours et s'installer à Kerbertrand. L'abbaye de Saint-Maurice de Carnoët est devenue la propriété des Rodellec du Porzic, tandis que Notre-Dame de Langonnet, après avoir été haras de 1806 à 1857, est maintenant occupée par les missionnaires du Saint-Esprit.

### ◆ Clergé séculier

En Juillet 1790, la Constitution civile du clergé avait démasqué l'orientation nettement anticatholique de la Révolution. Le serment de fidélité à cette Constitution exigé des évêques et des curés allait la conduire à la persécution. En effet, tous les évêques et la plupart des prêtres refusèrent ce serment et beaucoup seront incarcérés, déportés en pays étranger, en Guyane ou dans l'île de Ré, pour y subir un traitement horrible. Le vieux Recteur de Querrien, l'abbé Bernetz, interné aux Capucins de Landerneau, y mourut peu après, âgé de 88 ans. La plupart des paroisses de la Région de l'Ellé perdirent leur pasteur légitime, qui fut remplacé par un assermenté. Mais beaucoup de prêtres



Pont-Champeau sur l'Ellé



continuèrent en cachette leur ministère itinérant. Plusieurs y seront pris et le payeront de leur vie. L'abbé Yvenat, professeur au Grand Séminaire de Quimper, qui parcourait la Région de Langonnet, y sera arrêté et conduit à l'île de Ré, où il succombera. Plus heureux, son compagnon d'infortune, l'abbé Thalamot, vicaire au Saint, sortira du bagne en 1800. Jean Merdy, vicaire à Bannalec, sera déporté sur le Washington, en rade de l'île d'Aix.

La Révolution s'obstinait à imposer les prêtres jureurs aux populations, qui n'en voulaient pas. Elle en vint même à poursuivre de simples laïcs, pour avoir dirigé des cérémonies religieuses en l'absence d'un prêtre. Dans la chapelle Saint-Davy, alors en Redené, les nommés Rivalain, Prat et Bertrand Kerouriou, dit La Forêt, présidaient aux enterrements et aux différentes prières communes. Ils trouvaient même le moyen d'empêcher l'ancien Bénédictin assermenté, Fougérolles, d'y exercer son ministère. Le jour du pardon de la chapelle Sant-Houarneau (Saint-Hervé), en Riec, ce Bertrand Kerouriou prit ostensiblement la direction de la fête religieuse comme de la fête profane. Car, même en ces tristes jours de la Révolution, ni les luttes, ni les danses ne cessèrent dans nos campagnes. Le propriétaire de la chapelle Saint-Houarneau le paya de trois décades de prisons et cent francs d'amende, que lui infligea le Tribunal correctionnel de Quimperlé. Et il avait châtié de même les Rivalain et Prat de Saint-Davy. Mais tout cela excitait les esprits et entretenait les troubles.

♦ **Soulèvements populaires ;  
Les insoumis de Bannalec.**

Car le pays se soulevait contre le gouvernement révolutionnaire et persécuteur. Les réquisitions fréquentes, la dépréciation des assignats avaient provoqué le mécontentement. La levée de 300.000 hommes, en Février 1793, fut le signal de la révolte. Menacés d'être conduits à la frontière, loin de leurs familles qu'ils ne reverraient jamais plus, pensaient-ils, les jeunes gens refusaient un peu partout de se laisser enrôler. Ceux de Bannalec, que les commissaires emmenaient à Quimperlé, se révoltèrent en route. Ils revinrent chez eux, et abattirent l'arbre de la liberté sur la place du bourg. Ils furent alors déferés devant le tribunal criminel de Quimper qui reconnut leur ignorance et les déclara innocents d'outrage au signe de la liberté. Mais alors intervinrent les Jacobins du Finistère qui les firent transférer à Paris. Traduits devant le Tribunal Révolutionnaire, ils furent condamnés à la guillotine pour avoir conspiré contre la République et insulté le signe sacré de la liberté.

La folie sanguinaire s'était emparée de la Révolution depuis le triomphe des Montagnards. Prêtres réfractaires, nobles, insoumis, alimentaient les guillottes. Pour épurer la population bretonne favorable aux Girondins, vingt-six membres du Directoire du Finistère furent exécutés à Brest le 24 Mai 1794. Parmi eux se trouvaient Cony, négociant bordelais installé à Quimperlé, Yves Postic juge de paix à Scaër, Louis Derrien, cultivateur à Saint-Thurien. Le président du District de Quimperlé, Cambry, réussit à sauver le

notaire Bienvenu, député à la Législative, qui, en Janvier 1793, avait cherché des adhérents à la condamnation de Louis XVI. Et c'était partout la chasse à l'homme.

♦ **La chouannerie : Prise de Guéméné,  
attaque manquée du Faouët.**

Contre ce régime de Terreur, dès le début de 1794, des chefs intrépides organisèrent la résistance armée ou chouannerie. Avec des moments d'acalmie, elle dura jusqu'à la fin de la Révolution.

La Région de l'Ellé relevait, au Nord, de Raymond, du Chelas, seigneur du Rest en Langoëlan, qui commandait la division de Guéméné. Au Sud, Louis Calan étendait son autorité du Blavet à l'Ellé, du Faouët à Hennebont. Ces deux chefs recevaient les ordres de Georges Cadoudal dont le quartier général était à Grandchamp. Ils avaient sous eux d'audacieux capitaines : Jean François Le Peige, dit De Bar, à Gourrin ; — le fils Breban à Plouray, qui habitait l'abbaye de Langonnet, — son beau-frère, Le Clech, capitaine à Langonnet, — D'Andigné à Saint-Tugdual, où il habitait le manoir de Corrogan, — Jean Salvar capitaine de Meslan ; — Louis Morgan, de Berné..., etc., etc.

Dans les premiers jours de Novembre 1794, les chouans cernent Guéméné et restent les maîtres incontestés entre le Scorff et l'Ellé. Aussitôt commencent les représailles contre certains officiers municipaux et les prêtres jureurs, qui se sont faits les délateurs des insoumis et des réfractaires. Dans les deux derniers mois de 1794, et en Janvier suivant, le recteur de Guilligomarc'h, le maire et le vicaire de Priziac, le recteur de Saint-Tugdual, un ancien vicaire de Langonnet devenu rec-

teur de Ploërdut, l'ancien capucin Jamet greffier de Meslan, tombent tour à tour sous les balles des chouans. Le 28 Janvier 1795, Guéméné est pris par Jean Jean et Raymond du Chelas. Le lendemain, Louis Calan, avec 2.000 hommes, attaque le Faouët et parvient jusqu'à la grande place où se sont retranchés les soixante soldats de la garnison, renforcés de la garde nationale. Armés de bons fusils, soutenus par deux petits canons, les soldats de la Révolution opposent une vive résistance. Quatorze chouans sont tués, huit autres gravement blessés. Déconcertés par cette fusillade, les chouans se retirent précipitamment sur Plouay. Le lendemain, Calan s'y laissait surprendre et faire prisonnier. Quelques jours plus tard, il était fusillé.

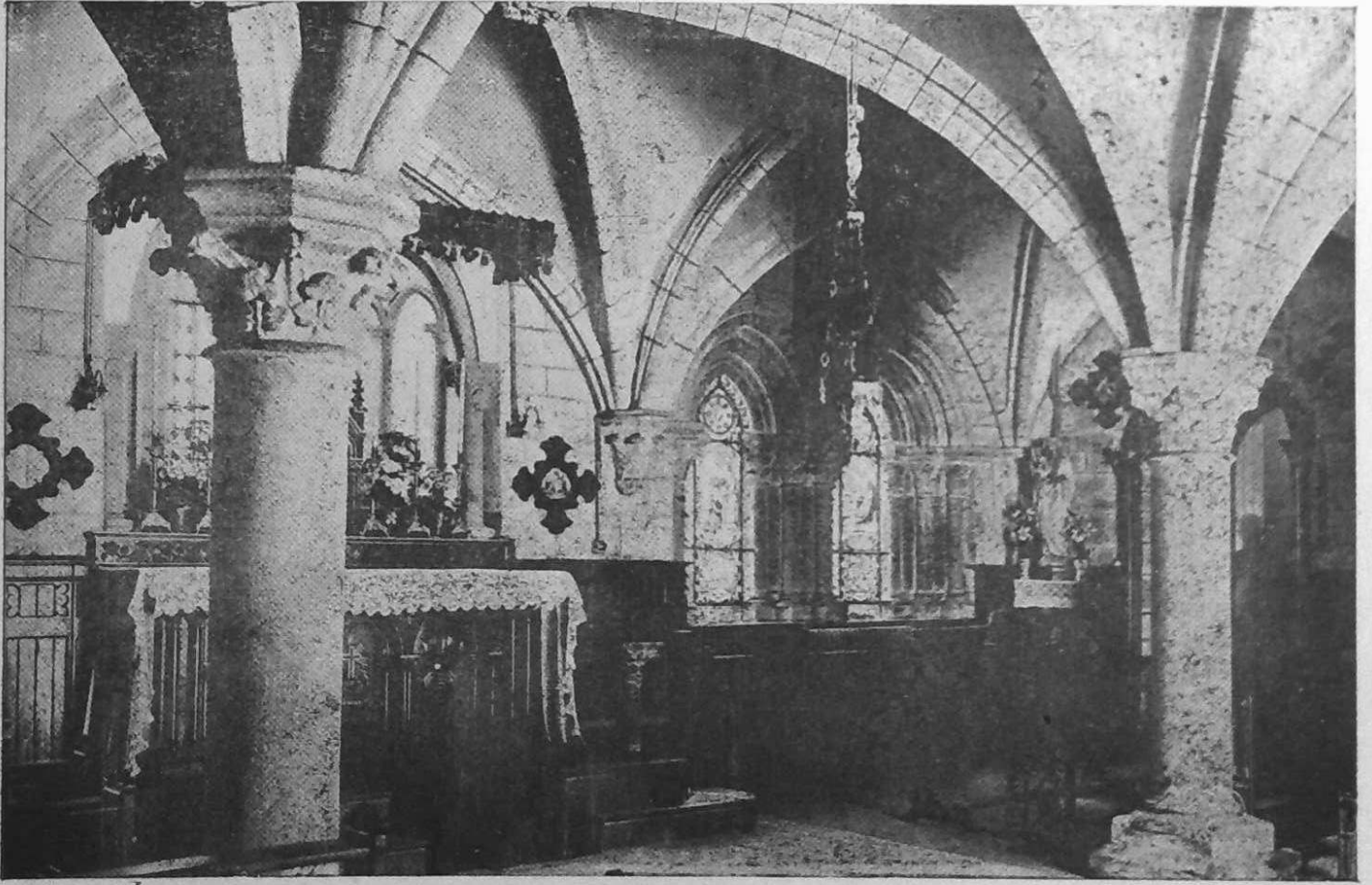
#### ♦ Les faux chouans de Guisriff (Janvier 1795)

Comme toujours, à la faveur des troubles qui désolaient le pays, des misérables donnèrent carrière à leurs mauvais instincts. Se disant chouans, ils couraient par bandes les campagnes pour extorquer de l'argent aux habitants, par la terreur. Leur moyen le plus ordinaire était de rougir au feu les poëles à galettes et d'y appliquer les pieds de leurs victimes. D'où leur nom de "chauffeurs".

En Janvier 1795, trente de ces brigands étaient rassemblés dans une maison près de la chapelle Saint-Antoine de Guisriff. C'était le jour de la foire annuelle. Le terrible chef de chouans, Bonaventure, rodait justement dans les environs.

Quelqu'un l'avertit de la présence des faux chouans à Saint-Antoine. Il s'y rend aussitôt et fait cerner la maison où il pénètre, suivi de ses hommes. La surprise





ABBAYE de LANGONNET : Salle Capitulaire



trouble les chauffeurs. D'un coup de pistolet Bonaventure abat le chef ; et ses hommes, avec la foule, se jettent sur les autres, qui sont tous massacrés.

♦ **La chouannerie : Expédition de  
Pont-de-Buis (16-18 Janvier 1795)**

Une chose plus grave que l'échec du Faouët préoccupa bientôt les chouans de Cadoudal : les munitions allaient manquer. C'est alors que Lantivy décida son raid audacieux sur la poudrière de Pont-de-Buis.

Il commença par rassembler, entre Plouay et Pont-Scorff six cents hommes résolus. Le 13 Juin 1795, l'échappé de guillotine, Samson Bienvenu, de Quimperlé, les signalait dans une lettre pleine de zèle révolutionnaire, au Procureur général syndic du Finistère.

Dans la nuit du 15 au 16, les chouans se mettent en route. Par le Faouët et Gourin, qu'ils savent éviter, ils atteignent le château, alors abandonné, de Kersalaün en Leuhan. Sans tarder, tantôt sur les routes, tantôt suivant les sentiers à travers les genêts et les landes, par Edern, Briec, Gouézec et Saint-Ségal, après avoir fusillé l'instituteur d'Edern et les trois curés assermentés des trois autres paroisses, après une courte nuit de repos dans le cimetière, sous les chênes de Notre-Dame des Fontaines en Gouézec, ils se précipitent dans le ravin de la Douffine, détruisent ou emportent sans résistance les munitions de la poudrerie, et avec une audace folle, si folle qu'elle dérouta les bleus de Quimper et de Carhaix à leur recherche, par Plonevez-du-Faou, Landeleau et Saint-Hernin, le 18 dans la nuit, ils atteignent le château de Trégarantec en Mellionnec, cerné

de bois impénétrables, où ils sont chez eux. Et dans les vastes caves voûtées du château, on dépose en sûreté le précieux butin si hardiment conquis !

#### ♦ La chouannerie : alerte au Faouët.

L'arrivée de la flotte Anglaise à Quiberon, le 27 Juin 1795, réveilla l'ardeur des chouans et jeta la consternation parmi les révolutionnaires. Hoche manda aussitôt aux administrateurs d'évacuer les papiers et les caisses publiques. Le conseil de District du Faouët s'empressa de gagner Quimperlé. Il était temps. Le 4 Juillet, les chouans pénétraient dans la ville. Ils furent bien reçus par la population, mais ceux qu'ils cherchaient étaient loin. Ce ne fut qu'une alerte. Le désastre des émigrés à Quiberon rassura le Conseil, qui revint au Faouët.

#### ♦ Les chouans à Bélon et Nevez.

Avec ses chouans, Jean Jean réussit à s'échapper par mer de Quiberon. Il vint débarquer le 15 Juillet à l'embouchure de l'Aven et du Bélon. Ni la garnison de Quimperlé, ni celle de Quimper n'osèrent l'attaquer. Une bande poussa jusqu'à Moëlan, dans l'intention de fusiller le curé assermenté, qu'elle ne trouva point chez lui. Après avoir pillé quelques maisons, poursuivant son chemin, elle contourna Quimperlé par le nord, et franchit l'Ellé pour gagner la région de Plouay où la rejoignirent, par petits groupes, tous les hommes de Jean Jean.

#### ♦ La chouannerie : derniers épisodes.

Cependant, d'autres bandes de chouans parcouraient la région de l'Ellé, levant les fermages, donnant des quittances. L'abbaye de Langonnet était devenue un de leurs rendez-vous habituels. Le 10 Août, le Directoire du Faouët y mit une garnison. La famille Breban s'était enfuie et ses biens furent mis sous séquestre.

En 1796, chouans et royalistes étaient à nouveau fortement organisés dans le pays. Avec leurs 1800 fusils, ils semblent y avoir alors régné en maîtres. Pendant le mois d'août, ils pillèrent le presbytère de Langonnet dont le recteur assermenté, Le Monze, était président du District du Faouët. Il y eut ensuite un moment d'acalmie. Hoche ayant obtenu l'arrêt des persécutions religieuses, Cadoudal mit bas les armes. Mais le coup d'état terroriste de Septembre 1797 réveilla les discordes.

C'est alors que le garde-champêtre Soufflet, du Faouët, arrêta l'abbé Yvenat, qui fut déporté à l'île de Ré. Mais en Août 1798, Soufflet tombait lui-même sous les balles des chouans. A la fin de l'année, le vicaire jureur de Langonnet était lui aussi fusillé dans sa maison. Ce ne furent pas les seuls. En 1799, les habitants de Langonnet étaient condamnés à verser 1.800 livres pour tous les assassinats commis dans la commune. Cette même année, le 29 Avril, les chouans attaquèrent la diligence, près de la Véronique en Bannalec. Le 8 Juillet suivant, elle était à nouveau pillée, et cette fois, l'escorte égorgée.

Les conscrits refusaient obstinément de se laisser enrôler dans les armées de la Révolution persécutrice. Les gendarmes continuaient la chasse aux insoumis.

Près de la Grande Lande, en Priziac, ils fusillèrent deux conscrits d'Arzano qu'ils conduisaient à Pontivy, et qui, dirent-ils, avaient essayé de s'enfuir. Il fallait s'attendre à des représailles. En Février suivant, un parti de chouans attaquait, près de l'abbaye de Langonnet, un groupe de huit gendarmes dont l'un fut tué. Vers la mi-Avril 1802, les gars de Langonnet entuaient un autre près de Plouray. Deux hommes de Langonnet, Le Dantec et Le Gall, furent arrêtés et exécutés.

Le Concordat de 1802, en accordant satisfaction aux consciences outragées, arrêta enfin ces luttes fratricides et rendit la paix au pays.

♦ L'école presbytérale d'Arzano :  
l'abbé Le Nir. — Auguste Brizeux.

En 1810, l'abbé Le Nir, de Rosporden, professeur au collège de l'abbé de Calonne, à Quimperlé, fut nommé curé d'Arzano. Le collège venait d'être fermé. Pour permettre à ses élèves de poursuivre leurs études, pour les initier aux beautés de Virgile, l'abbé Le Nir ouvrit une école dans son presbytère. Il eut jusqu'à sept pensionnaires sur quatorze élèves, quatre d'entre eux à sa charge. De cette école sortiront trois prêtres d'Arzano, dont le vénérable abbé Moëlo, vicaire du chapitre et secrétaire de l'évêché. Mais Auguste Brizeux, par son talent, domine de beaucoup ses disciples.

En 1811, après le remariage de sa mère, il vint habiter le presbytère d'Arzano. Sa tante, Julie Hélène Brizeux, avait épousé, à Quimperlé, Vincent Marie Le Nir, greffier du Tribunal civil, frère de l'abbé Le

Nir. Auguste ira parfois chez eux passer ses vacances et la famille l'emmènera, pendant la belle saison, dans le vieux presbytère de Lothea, que Vincent Le Nir avait acquis de Cambry. C'est dans la quiétude du presbytère d'Arzano, dans les campagnes pittoresques qu'enserrent le Scorff et l'Ellé, sous les ombrages mystérieux de la forêt de Carnoët, que les yeux et le cœur du jeune étudiant vont se remplir, pendant six années, des images et des sentiments qui feront de lui le doux et grand poète breton de « Marie ».

Devenu sourd et presque aveugle, l'abbé Le Nir démissionna en 1829. Quelque temps, il vécut chez ses anciens élèves, recteurs de Clohars et de Moëlan. Puis il se retira chez son frère Vincent, au n° 10 du Quai actuel de Brizeux. Et c'est là que mourut, en 1837, entouré de soins et d'affection, « l'humble et bon vieux curé d'Arzano ».

♦ Hersart de la Villemarqué : le Barzaz-Breiz.  
l'abbé Henry.

En 1849, paraissait le *Barzaz-Breiz*, recueil de chants populaires bretons, qui suscita, en France et dans l'Europe intellectuelle, un enthousiasme extraordinaire. George Sand, après l'avoir lu, ne disait-elle pas que tout homme devait désormais se découvrir devant un Breton !

L'auteur, Hersart de la Villemarqué, avait vingt-quatre ans. Né au manoir du Plessix-Nizon (Finistère), il avait été initié, par sa mère, aux chants populaires qu'elle avait recueillis dès son enfance en écoutant les mendiants et les vieilles gens des alentours de Pontaven. Cette poésie populaire, dont la fraîcheur

débordait de souvenirs religieux et d'événements nationaux, avait profondément impressionné l'imagination et la sensibilité du jeune garçon. Pendant ses études à Sainte-Anne-d'Auray, et surtout à Paris où il appartenait au groupe si vivant de la Jeune Bretagne, son enthousiasme ne fit que grandir. Lors de ses fréquents retours au Plessix-Nizon, il parcourait lui-même sa chère Basse-Bretagne, à la recherche des chanteurs et des chanteuses. Puis il soumettait sa moisson à la critique de l'aumônier de l'Hôpital de Quimperlé, l'abbé Henry, de Mellac, dont il n'avait pas tardé à faire la connaissance. Il ne pouvait trouver meilleur guide que celui qui devenait, à la mort de Le Gonidec, le chef du mouvement breton. Avec l'abbé, il remplaçait telle expression française par le mot breton, corrigeait une tournure, écartait une grossièreté introduite par un chanteur trop vulgaire, à l'aide de la rime et de l'idée rétablissait un texte altéré, rassemblait des morceaux épars mais qui, sortis d'une même inspiration, avaient appartenu originellement au même chant. Et quand il regagnait Paris, il chantait, aux réunions de la Jeune Bretagne, ses découvertes les plus émouvantes et les plus gonflées de la sève du terroir. Ainsi s'élaborait le *Barzaz-Breiz*, qui devait ouvrir à son auteur les portes de l'Institut.

Tandis que La Villemarqué poursuivait la glorification de sa Bretagne en des ouvrages retentissants, l'abbé Henry publiait des cantiques et quelques "*soniou*" qui révèlent sa connaissance approfondie de la langue bretonne et de son Art poétique. Pour le mariage de sa petite nièce il donna « *Diviz evit goulenn eur verc'h da eureuji* » « Comment demander une fille en mariage » qui se chantait naguère encore aux noces de Mellac

et des environs. Ce vrai joyau littéraire à lui seul classerait d'emblée l'abbé Henry au premier rang de nos chansonniers et de nos poètes bretons.

En 1863, Luzel lui demanda de collaborer à la publication du *Mystère de Sainte Tryphine* d'après d'anciens manuscrits. « Il épura et retoucha le texte, tout chargé de mots français, et en fit, disait Anatole Le Braz, une œuvre esthétique ».

L'abbé Henry s'éteignit en 1880; Hersart de la Villemarqué en 1895, au manoir de Keransquer, près de Quimperlé, où il avait passé la plus grande partie de sa vie. Il repose dans le cimetière de la chapelle Saint-Davy, à côté du célèbre joueur de biniou, Mathelin an Dall, son humble ami.

#### ♦ Le dernier héritier des seigneurs de Quimerc'h : le marquis de Rays.

Le dernier héritier des barons de Quimerc'h, Guillaume Bonaventure du Breil, marquis de Rays, vit vendre son château par des créanciers en 1888. Ce n'était plus l'antique château fort de 1472. Le père de Guillaume Bonaventure le remplaça, en 1828, par une maison moderne. Guillaume Bonaventure y naquit. Une sorcière du pays lui prédit qu'il serait un grand roi. Et là-dessus l'imagination du garçonnet forgea mille projets en pays lointains qu'il essayera plus tard de réaliser. Squatter en Amérique, exportateur au Sénégal, colon à Madagascar, en Indochine, et rentré guère enrichi à Quimerc'h, il y rumine la fondation d'une Colonie indépendante, dans une île de l'Océan Pacifique, qu'il ne verra du reste jamais lui-même. Après une propagande et des conférences dans le Midi,



qui lui procurent souscriptions et colons, le « Chander-nagor » emmène un premier contingent d'émigrants qui débarquent le 16 Janvier 1880, dans l'Eden du Pacifique. Pendant qu'ils y meurent de faim et de fièvre, le marquis de Rays, rendu en Espagne, expédie un nouveau steamer, Le Génil, avec une quarantaine de recrues. Huit débarquent à destination. Les autres ont déserté aux escales et plusieurs, ayant atterri chez des anthropophages, ont été mis à la broche. Peu après, un troisième convoi part de Barcelonne en Espagne, sur l'India, avec un aumônier, le Père Lanuzel. Mais cette fois, personne ne veut plus rester dans l'île fortunée et l'India doit rembarquer tout le monde pour Noumea.

Et Bonaventure de Rays ne se décourageait pas! Un autre navire, « La Nouvelle Bretagne » partit bondé de colons! Mais dans l'île maudite, malgré tous les efforts, ce furent les mêmes misères, le même échec! En Février 1882, l'évacuation générale fut enfin décidée. Plus de trois cents personnes avaient succombé. Le marquis de Rays y avait dépensé sa fortune. Arrêté en Espagne, extradé en France, accusé d'homicide par imprudence, il fut, malgré sa bonne foi, condamné à trois mille francs d'amende et quatre ans de prison. Il purgea sa peine et vint mourir pauvre au manoir de Kergoat, en Melgven, après avoir vu saisir son domaine ancestral de Quimerc'h.

---

Imprimerie  
de l'O S Me